



ACTE V, SCÈNE V.

LA FIGURANTE,

ou

L'AMOUR ET LA DANSE,

OPÉRA-COMIQUE EN CINQ ACTES,

Paroles de *MM.* Scribe et Dupin,

MUSIQUE DE *M.* CLAFISSON,

REPRÉSENTE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 24 AOUT 1838.

<i>PERSONNAGES.</i>	<i>ACTEURS.</i>	<i>PERSONNAGES.</i>	<i>ACTEURS.</i>
LE DUC DE LÉMOS.	M. ROY.	JUDITH.	M ^{me} JENNY LEPLUS.
LE COMTE ARTHUR DE VIL- LEFRANCHE.	M. ROGER.	PALMYRE.	M ^{lle} ROSSI.
VALDESILLAS.	M. MOREAU SAINTI.	ANGÉLA.	M ^{lle} AUGUSTA.
PACHÉCO.	M. GRIGNON.	MARCELINA.	M ^{me} BLANCHARD.
ROSAMBEAU.	M. DESLANDES.	DOMESTIQUE DU DUC DE LÉMOS. DOMESTIQUE DE JUDITH. UN CHASSEUR DU COMTE ARTHUR.	

ACTE PREMIER.

Le foyer des acteurs, au théâtre de l'Opéra.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLA, à gauche du spectateur et plusieurs FIGURANTES faisant des battemens. Au milieu du théâtre, ROSAMBEAU, le maître des ballets essayant un pas. A droite, PALMYRE, la première chanteuse, étudiant un air d'opéra.

INTRODUCTION.

ANGÉLA et LE CHOEUR.
Sylphide légère,

Princesse ou bergère,
Il s'agit de plaire
Aux vrais connaisseurs!
Que dans notre danse,
Pleine d'innocence
Souplesse et décence
Charmant tous les cœurs.
ROSAMBEAU, réglant son pas.
Observez, suivez ce pas-là,
Tra, la, la, la :
Ici l'amoureux passera,

FR. NIC. MANSKOPFSCHES
MUSIKHISTORISCHES
MUSEUM. FRANKFURT A.M.

Tra, la, la, la ;
 La sylphide s'éloignera,
 Tra, la, la, la ;
 Deux pirouettes, tra, la, la,
 Et tous deux se retrouvent là.

CHOEUR DES DANSEURS, entourant Rosambeau.

Regardons, suivons ce pas-là ;
 Ici l'amoureux passera.
 Pour les ballets de l'Opéra,
 Ah ! quel talent que celui-là !

PALMYRE, à droite étudiant son rôle.

« Ombre terrible et menaçante...
 » Ombre de mon premier époux !
 » Pourquoi me glacer d'épouvante ?
 » Au noir séjour retirez-vous. »

DANSEURS et DANSEUSES.

Tra, la, la, la, la, la.

PALMYRE.

Taisez-vous donc !

LES DANSEUSES.

Et vous aussi !

TOUTES.

On ne peut répéter ainsi !

ROSAMBEAU, voulant les séparer.

Allons, mesdames, point de dispute frivole.

PALMYRE.

Le maître des ballets n'a jamais la parole.

ROSAMBEAU.

Vous nous troublez dans notre enchaînement.

PALMYRE.

Votre danse ne doit passer qu'après le chant.

CHOEUR DE LA DANSE, à demi-voix.

Que ces premiers sujets, que ces grandes chanteuses,
 Sont fières et dédaigneuses !
 Tra, la, la, la, la, la.

PALMYRE, continuant son air.

« Si j'ai, trop prompt ou trop sensible,
 » Après la mort pris un amant,
 » Spectre jaloux et susceptible,
 » D'autres en auraient fait autant,
 » Et peut-être de ton vivant ! »

CHOEUR DE LA DANSE.

Tra, la, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

CHOEUR DES DANSEUSES.

Sylphide légère,
 Princesse oubergère,
 Il s'agit de plaire
 Aux vrais connaisseurs !
 Que dans notre danse
 Pleine d'innocence,
 Souplesse et décence
 Charmant tous les cœurs.

ROSAMBEAU.

Observez, suivez ce pas-là :
 Ici l'amoureux passera,
 Tra, la, la, la, la, la ;
 La sylphide s'éloignera,
 Tra, la, la, la,
 Et tous deux se retrouvent là.
 Quel chef-d'œuvre que ce pas-là !

CHOEUR DES DANSEURS.

Regardons, suivons ce pas-là :
 Ici l'amoureux passera,
 Tra, la, la, la,
 Pour les ballets de l'Opéra
 Quel talent que celui-là

PALMYRE, chantant son air.

« Ombre terrible et menaçante,
 » Ombre de mon premier époux !
 » Pourquoi me glacer d'épouvante ?
 » Au noir séjour retirez-vous. »

Tous, s'interrompant et la menaçant.

Ah ! c'est insupportable,

On ne peut répéter !

A ce bruit effroyable

Je ne puis résister.

SCENE II.

LES MÊMES, JUDITH, avec un châte et des socques.

JUDITH:

PREMIER COUPLET.

Quel destin prospère
 Est ici le mien !
 Moi, pauvre ouvrière,
 Qui ne gagnais rien,
 Mise de la sorte,
 Je vais le matin,
 Et le soir je porte
 Brocart et satin !
 Me voyant paraître,
 On dit : La voilà !...
 Elle a l'honneur d'être
 Du grand Opéra !

DEUXIÈME COUPLET.

Autrefois ma tante,
 Rude en ses discours,
 Était mécontente
 Et grondait toujours !
 Et sa main trop leste
 Même bien souvent
 Achevait le reste...
 Oui, mais à présent
 Je puis me permettre
 Ce qui me plaira :
 Car j'ai l'honneur d'être
 Du grand Opéra.

ROSAMBEAU.

Entendez-vous ? voici sept heures et le quart
 Et le public attend !

PALMYRE.

Que le public attende !

On n'est pas prête encor !

ROSAMBEAU.

Je vais mettre à l'amende

Celles qui seront en retard. Judith d'abord !

JUDITH.

Je suis de la dixième scène.

ROSAMBEAU.

N'importe !... l'arrêt est formel :
 Vingt francs d'amende.

JUDITH, pleurant.

O ciel !

Moi qui par mois reçois à peine
 Quinze francs
 D'appointemens !

ENSEMBLE.

CHOEUR DE DANSEURS et DANSEUSES.

Ah ! c'est insupportable !
 On n'y peut résister ;
 Contre un arrêt semblable
 On doit se révolter !

JUDITH.

Ah ! c'est insupportable !
Et comment m'acquitter ?
Contre un arrêt semblable
Je veux me révolter.

PALMYRE.

Ah ! c'est insupportable !
On ne peut répéter ;
A ce bruit effroyable
Je ne puis résister.

ROSAMBEAU.

Oui, juge inexorable,
Je dois exécuter
L'arrêt impitoyable
Que je viens de dicter !

On entend frapper trois coups.

Allons donc ! on commence.
Qu'on soit surtout, c'est convenu,
Fidèle aux lois de la cadence
Comme à celles de la vertu.

ENSEMBLE.

Ah ! c'est insupportable, etc.

Elles sortent toutes, excepté Angéla, Palmyre, Judith.

SCENE III.

ANGÉLA et PALMYRE à gauche, JUDITH, s'asseyant à droite.

ANGÉLA.

Enfin elles sont parties, et je viens d'apercevoir dans la coulisse ce seigneur espagnol dont tu me parlais l'autre jour, le marquis de Valdésillas; ce doit être lui.

PALMYRE.

C'est probable ! il en perd la tête, ma chère ! il est gentil, il est riche ! un peu bête, toutes les qualités; il est censé attaché à l'ambassade, mais dans le fait il est attaché à l'Opéra, car il ne le quitte pas, et quand il n'est pas dans sa loge à m'applaudir, il est là dans la coulisse pour porter mon châle et m'attendre.

ANGÉLA.

Il est donc jaloux !

PALMYRE.

Il n'oserait ! avec une première chanteuse ! parce que nous autres, nous avons d'ordinaire une fixité que vous n'avez pas dans la danse ! mais c'est un grand seigneur qui ne sait que faire, et une inclination à l'Opéra, ça occupe, c'est un état, il y en a qui n'en ont pas d'autre.

ANGÉLA.

En vérité !

PALMYRE.

Sans compter la considération que cela donne dans le monde. (*Regardant Judith qui ôte ses socques.*) Eh ! mon Dieu, cette jeune camarade qui porte des socques !

ANGÉLA.

C'est la nièce de M^{me} Bonnavet, ma portière, rue de Richelieu, et je ne conçois pas qu'on reçoive des sujets pareils.

JUDITH.

Tiens ! son oncle qui était cuisinier !

ANGÉLA.

Maître d'hôtel, mademoiselle.

PALMYRE.

C'est bien différent, je ne tiens pas à la naissance.

ANGÉLA.

Je crois bien.

PALMYRE.

Mais ce que je ne pardonne pas, ce sont des socques, ici, à l'Opéra.

JUDITH.

Sont-elles drôles ! et comment faut-il faire quand il pleut ou qu'il fait mauvais ?

ANGÉLA.

On va en voiture.

JUDITH.

Et quand on n'a pas le moyen d'en prendre ?

PALMYRE.

On en a une à soi !

JUDITH.

Une à soi, avec quinze francs d'appointemens.

ANGÉLA.

Elle est si niaise qu'elle ne comprend même pas.

JUDITH.

C'est enrageant ! Elles ont toutes l'air ici de se moquer de moi. Dites donc, mesdemoiselles, vous me trouvez donc bien sotte ?...

PALMYRE.

Non pas, ma chère, mais si peu au fait du monde et des usages, que cela vous rend souverainement ridicule.

ANGÉLA.

Et vous empêche d'arriver.

JUDITH.

Ma tante m'a dit pourtant qu'avec du travail et du talent...

PALMYRE.

Ah ! bien oui !

JUDITH.

Et des protections...

PALMYRE.

A la bonne heure !

JUDITH.

On arrive toujours.

PALMYRE.

Certainement, mais des protections...

ANGÉLA.

Si jamais tu en trouves...

JUDITH.

Eh bien, c'est que justement j'ai idée que j'en ai.

ANGÉLA.

Toi !

JUDITH.

Oui, un sentiment que j'ai.

TOUTES DEUX.

Elle a un sentiment.

JUDITH.

Mais certainement que j'en ai un ! est-ce que ça n'est pas permis à l'Opéra ?

PALMYRE.

C'est le pays du sentiment.

ANGÉLA.

Conte-nous donc cela !

JUDITH.

Imaginez-vous qu'il y a deux mois, je n'étais pas encore à l'Opéra, et ma tante m'avait envoyée en commission bien loin d'ici, au faubourg Saint-Honoré; j'étais à pied, comme de juste; pas de parapluie pour être plus lesté, et pas d'argent de peur de le perdre, autrement dit, pas un sou, ma tante ne m'en donnait jamais davantage. Voilà une ondée qui arrive, mais une ondée à réjouir tous les directeurs de spectacle; l'eau battait les murailles; et impossible de traverser, même sur une planche qui était là, faute de monnaie; aussi, craignant de sauter au beau milieu du ruisseau, j'avancais un pas et puis je reculais, et tous le monde se moquait de moi, lorsque d'une calèche qui arrivait en éclaboussant tout le monde j'entends ce mot: Ah! la jolie jambe! Il paraît qu'on l'avait vue; ce n'était pas ma faute, parce que ces jours-là... c'est terrible! Je lève les yeux, et je vois seul dans une calèche un beau jeune homme, si élégant, si gentil!... ô Dieu, mesdemoiselles, qu'il était gentil! et je le regardais, ou plutôt je ne voyais rien, je ne pensais plus ni à la pluie ni à la voiture qui s'avancait toujours contre la muraille; et quand le marche-pied fut tout près de moi: Ma belle enfant, me dit-il, voulez-vous me permettre de vous aider à passer l'eau? Je ne sais pas ce que je lui répondis, mais un instant après je me trouvais assise à côté de lui sur de beaux coussins et dans une belle voiture.

PALMYRE.

C'est agréable, n'est-ce pas, quand on n'en a pas l'habitude?

JUDITH.

Je crois bien! et deux beaux chevaux, des chevaux andalous, à ce que disaient ceux qui nous regardaient...

ANGÉLA.

Et il pleuvait toujours?

JUDITH.

Je n'en sais rien; le temps me semblait superbe; il me parlait, il me demandait qui j'étais, où je voulais aller... Chez Mme Bonnavet, portière! ça eut l'air de lui faire de la peine, et arrivé chez ma tante, qui se tenait justement sur le pas de sa porte...

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Du char traîné par les coursiers d'Espagne
Il descendit, et d'un air gracieux:
Adieu! dit-il, ma gentille compagne.
Et pour le voir, quand je levai les yeux,
Coursiers, riche équipage,
Tout avait fui déjà,
Tout, hormis son image,
Qui restait toujours là.

DEUXIÈME COUPLET.

Depuis ce jour de joie et de tristesse,

Dès le matin j'y pense jusqu'au soir!
Il n'a rien dit!... rien promis, et sans cesse
Je l'attendais et croyais le revoir!
Rêve heureux, doux présage,
Tout s'est enfui déjà!...
Tout, hormis son image,
Qui restait toujours là!

PALMYRE.

Et tu ne sais pas son nom?

JUDITH.

Il ne me l'a pas dit, mais c'est quelqu'un de très comme il faut, j'en suis sûre; et puis il a un air si bon que si je le rencontrais jamais, il me protégerait auprès de l'administration pour me faire avoir de l'avancement ou du moins empêcher des injustices, comme celle de ce matin, parce qu'une amende de vingt francs, voyez-vous, mesdemoiselles... (*Se retournant et apercevant Arthur qui entre.*) Ah! mon Dieu!

PALMYRE.

Qu'as-tu donc?

JUDITH.

Rien. (*A part.*) Oh! c'est lui, je ne me trompe pas.

SCENE IV.

LES MÊMES, ARTHUR

ARTHUR, s'adressant à un chasseur qui le suit.

La voiture dans une heure, et reviens m'avertir. (*Haut à Palmyre et à Angéla.*) Pardon, mesdames, de mon arrivée indiscrette; j'avais à parler à M. le marquis de Valdésillas pour affaire très-importante; je ne l'ai pas trouvé à son hôtel, et l'on m'a assuré qu'il passait toutes ses soirées...

PALMYRE.

Ici, à l'Opéra, dans les coulisses ou dans le foyer de la danse, où nous sommes.

ANGÉLA.

Et notre entrée?

PALMYRE.

Nous avons le temps!

ANGÉLA.

Mais non, la troisième scène est finie, on a poigné la princesse. (*A Arthur.*) Je vais, monsieur, prévenir M. de Valdésillas qu'un de ses amis le demande; daignez l'attendre. Judith, viens-tu?

JUDITH.

Oui, mademoiselle. (*Angéla et Palmyre sortent, et Judith s'approche d'Arthur, qui, pensif et préoccupé, ne la regarde pas.*) Il ne me voit pas. (*Lui présentant une chaise.*) Monsieur reste là debout; s'il voulait s'asseoir.

ARTHUR.

Merci, mademoiselle, vous êtes trop bonne!

JUDITH.

Ah! mon Dieu, il ne me reconnaît seulement pas! et quel air triste et affligé! (*On appelle en dehors Judith.*) Judith! Judith! eh! j'ai bien entendu! (*Foyant entrer Valdésillas.*) A l'autre maintenant! on n'est jamais seul à ce foyer.

VALDÉSILLAS, *entrant et lui prenant la taille.*

Où courez-vous ainsi, ma belle enfant ?

JUDITH.

A ma toilette.

VALDÉSILLAS.

Vous n'êtes que du second acte.

JUDITH.

C'est égal, je ne suis pas habillée. (*À Valdésillas, qui la retient.*) Laissez-moi donc; tenez, tenez... (*lui montrant Arthur*) voilà un monsieur qui vous attend.

VALDÉSILLAS.

Arthur !...

JUDITH.

Ah! on le nomme Arthur!

VALDÉSILLAS.

Mon cher ami.

JUDITH, *à part.*

Son ami! il est bien heureux!

VALDÉSILLAS.

Qui s'attendait à trouver ici le comte de Villefranche?

JUDITH, *à part.*

Un comte, je le disais bien! et impossible à présent de lui parler... Ah! si j'osais! pourquoi pas? maintenant que je sais son nom: je peux bien m'adresser à lui, c'est permis, une lettre très-respectueuse, j'aurai le temps dans l'entracte. (*On entend la sonnette.*) La maudite sonnette... me voilà! et s'habiller en nymphe encore! ça n'en finit pas!

Elle sort en courant.

SCENE V.

ARTHUR, VALDÉSILLAS.

ARTHUR, *qui a causé à voix basse avec Valdésillas.*

Oui, mon cher, je venais de chez vous!

VALDÉSILLAS.

Et vous y êtes encore, je tiens presque à l'Opéra.

ARTHUR, *souriant.*

Par alliance.

VALDÉSILLAS.

Comme vous dites!

ARTHUR.

Voilà ce que je ne saurais concilier avec la réputation exemplaire dont vous jouissez aux Tuileries.

VALDÉSILLAS.

Pourquoi pas? ne sommes-nous pas sous la restauration, où tout cela s'arrange à merveille? je suis de l'ambassade d'Espagne, nous sommes ambassadeur auprès d'une cour dévote; on est le matin monarchique et religieux, le soir on est l'ami des arts et des artistes; tous vos gentils-hommes de la chambre en sont là!

ARTHUR.

C'est assez commode.

VALDÉSILLAS.

Ce n'est pas comme chez nous à Madrid, sous le roi Ferdinand, où il n'y a pas à plaisanter: je

perdrais ma faveur si je me permettais seulement de lorgner une danseuse. (*Prenant son lorgnon.*) Aussi à Paris je m'en donne à perte de vue, ce qui commence déjà... je l'ai extrêmement basse; mais c'est bon genre pour un diplomate, ici surtout.

ARTHUR.

En vérité!

VALDÉSILLAS.

Oui, mon cher, la vue courte et les tuniques idem; ce qui ne m'empêche pas de voir que vous avez besoin de moi; me voilà, parce que je suis fat comme un Français, fier comme un Castillan, mais bon enfant; ainsi parlez.

ARTHUR.

Vous êtes très-bien avec mon respectable oncle.

VALDÉSILLAS.

Cet excellent cardinal, certainement! hier encore j'ai fait la partie de whist chez lui avec son grand aumônier et deux femmes charmantes.

ARTHUR.

Enfin, je ne sais pas comment cela se fait, il vous écoute, il a confiance en vous bien plus qu'en moi!

VALDÉSILLAS.

Il fait bien!

ARTHUR.

Et pourtant je suis sage, rangé, studieux, et vous êtes un libertin.

VALDÉSILLAS.

J'en conviens.

ARTHUR.

Un mauvais sujet.

VALDÉSILLAS.

D'accord; mais je suis de la congrégation, nous en sommes tous, nous autres Espagnols.

ARTHUR, *à voix basse.*

Vous jésuite!

VALDÉSILLAS.

Silence; ce sont eux qui règnent, et j'en suis.

ARTHUR.

Eh bien! mon cher ami, aidez-moi de votre crédit, car je suis désolé! Mon oncle, qui est mon seul parent et à qui je dois tout, mon oncle, qui a tout pouvoir sur moi, veut absolument me faire entrer dans les ordres.

VALDÉSILLAS.

Il a raison! c'est maintenant la seule carrière où l'on puisse réussir.

ARTHUR.

Allons donc!

RECITATIF.

Je ne le peux! je ne le peux!
J'essais en vain de répondre à ses vœux!

AIR:

Souvent, pensif et solitaire,
Au ciel élevant ma prière,
Mon cœur lui demandait, hélas!
Un courage que je n'ai pas!
Souvent me condamnant à des soins assidus,
Ma bouche murmurait leurs dévots orems,
Oremus!... oremus!...

Tout-à-coup et dans ma retraite
Retentissait un bruit lointain...
Entendez-vous ? c'est la trompette,
C'est le tambour guidant des soldats ; et soudain...

CAVATINE.

Dans mes veines circule
Une nouvelle ardeur,
Qui m'agite et me brûle,
Et fait battre mon cœur !
Je renais... je m'éveille,
J'entends à mon oreille
Ce cri retentissant :
En avant !... en avant !
La gloire nous attend !

Au diable la soutane et le saint bréviaire,
Le plain-chant et les oraisons !

Des armes ! mes amis ! des armes, et marchons !

Vivent les combats et la guerre.

Marchons ! compagnons, marchons !

Dans mes veines circule

Une nouvelle ardeur,

Qui m'agite et me brûle,

Et fait battre mon cœur !

Je renais... je m'éveille,

J'entends à mon oreille

Ce cri retentissant :

En avant !... en avant !

La gloire nous attend.

Oui... oui.

Je serai militaire,

C'est là mon seul désir !

Je serai militaire !...

Et la palme guerrière

Que l'honneur vient offrir,

Voilà mon seul bonheur ! voilà mon seul plaisir !

VALDÉSILLAS, *riant*.

Vous perdez la tête, mon cher ami !

ARTHUR.

C'est vrai ! car si on me force d'entrer au séminaire, je me tuerai ; voilà ce que je vous charge de dire à mon oncle !

VALDÉSILLAS.

Permettez ! permettez ! ce que vous allez faire là est pire qu'un péché, c'est une bêtise, et je ne m'en charge pas.

ARTHUR.

Le seul moyen de réussir est cependant d'agir franchement.

VALDÉSILLAS.

Mais au contraire ! si vous voulez arriver promptement mon cher, il ne faut jamais aller droit au but, il faut prendre des biais.

ARTHUR.

Vous croyez !

VALDÉSILLAS.

Vous pouvez vous en rapporter à nous ! si vous heurtez votre oncle de front, vous n'avancerez à rien qu'à vous briser ; si, au contraire, tout en ayant l'air de lui obéir, vous le forcez de lui-même à renoncer à ses idées, à en prendre d'autres...

ARTHUR.

Ce serait le coup de maître ! mais comment ?

VALDÉSILLAS.

Les graves fonctions que l'on vous destine de-

mandent une conduite irréprochable, et si, au lieu de cette sagesse qui vous nuit et qui vous perd, vous faisiez quelque benno-folie !

ARTHUR, *effrayé*.

Y pensez-vous ?

VALDÉSILLAS.

Mais sans doute ! il s'agit seulement d'arriver à quelque éclat ; à quelque bon scandale qui rende impossibles les desseins qu'on a sur vous.

ARTHUR.

Ça vous est facile à dire, mais n'est pas mauvais sujet qui veut. Il faut pour cet état-là une vocation comme pour les autres, et je n'en ai pas ; ce n'est pas dans mes goûts.

VALDÉSILLAS, *raisonnant et au ton de la*

On se fait une raison ! on se force ! ayez, par exemple, une inclination, ici, à l'Opéra !

ARTHUR.

Moi ! et que ne dirait-on pas ?

VALDÉSILLAS.

C'est ce qu'il faut ; demain tout le monde le saura, à commencer par votre oncle.

ARTHUR.

Jamais ! jamais ! c'est impossible, et ce ne sera pas.

VALDÉSILLAS.

Il ne s'agit pas que cela soit, mais qu'on le croie et qu'on le dise ! Je vais vous présenter à ces dames.

ARTHUR, *effrayé*.

Moi !

VALDÉSILLAS.

N'avez-vous pas peur ?

SCÈNE VI.

PALMYRE, ANGELA, PLUSIEURS FIGURANTES à gauche, VALDÉSILLAS et ARTHUR à droite.

PALMYRE, *tenant une lettre à la main*.

Je vous dis que je viens de la trouver à mes pieds !

ANGELA, *et les autres*.

Voyons ce que c'est ! voyons ce que c'est !

PALMYRE.

Sont-elles curieuses ! taisez-vous donc ! c'est M. le marquis de Valdésillas !

VALDÉSILLAS, *saluant et prenant Arthur par la main*.

J'ai l'honneur de vous présenter, mesdames, mon meilleur ami, M. le comte Arthur de Villefranche, (*première révérence de toutes ces dames*) un jeune seigneur qui a grand crédit dans la maison du roi. (*Deuxième révérence. Bas à Arthur*). Vous le voyez, l'effet commence. (*A voix haute*) Et qui a un oncle immensément riche. (*Troisième révérence plus profonde. Bas à Arthur*) L'effet est totalement produit ; et tout le monde maintenant vous trouvera charmant ; vous pouvez le demander à qui vous voudrez.

ARTHUR.

Vous croyez ! (*S'adressant à Palmyre*) Certainement, mademoiselle.

VALDÉSILLAS, *le tirant par son habit.*

Pas à celle-là, j'ai mes raisons.

ARTHUR, *bas.*

Vous le voyez ! j'allais commencer par une gaucherie, et je n'en fais jamais d'autres.

VALDÉSILLAS, *bas.*

Je vais venir à votre aide. (*Haut.*) Peut-on savoir, mademoiselle, ce qui vous occupait tout-à-l'heure si vivement, et oserai-je vous demander en style d'Opéra : « Quel est donc ce mystère ? »

PALMYRE.

Ce n'en est pas un ! c'est une lettre que j'ai trouvée sur l'escalier, et qu'en descendant de sa loge une de ces dames aura laissé tomber.

ANGÉLA.

Ah ! Palmyre ! c'est une indiscrétion.

PALMYRE.

Elle n'est que pliée, et pas de signature.

VALDÉSILLAS.

C'est bien différent !

PALMYRE.

N'est-ce pas ? c'est de droit ! cela appartient à tout le monde. (*Lisant.*) « A. M. le comte Arthur » de Villefranche. »

VALDÉSILLAS, *bas à Arthur en riant.*

Est-il possible ! ça commence déjà !

ARTHUR.

Moi qui ne connais personne à l'Opéra.

VALDÉSILLAS.

C'est égal ! vous le voyez ! il suffit d'y venir pour y être compromis ! c'est ce qu'il faut. (*A Palmyre.*) Voyons ! (*Il prend la lettre, qu'il lit avec peine.*) « Monsieur le comte, car-maintenant je connais » votre nom, pardonnez, si dans cette coirée... »

TOUTES.

Coirée !

PALMYRE.

Eh ! oui, *soirée* par un *C* ! il y en a beaucoup qui l'écrivent ainsi ! (*Reprenant la lettre et lisant.*) « Si dans cette coirée je réclame votre » protection auprès de... » Impossible de lire ce mot-là ; il y a tant de lettres... toujours trois fois plus qu'il n'en faut.

VALDÉSILLAS.

C'est du luxe ! mais ici l'on n'économise sur rien.

Elles se repassent toutes la lettre, qu'elles cherchent à déchiffrer.

SCENE VII.

LES MÊMES, à gauche ARTHUR, à droite JUDITH.

JUDITH, *en robe de gaze.*

Qu'ai-je donc fait de cette maudite lettre ? ces robes de nymphe n'ont jamais de poches. (*Apercevant Arthur.*) Ah ! il est encore là ! (*elle s'approche d'Arthur, à qui elle fait la révérence*) c'est étonnant qu'il ne me reconnaisse pas ! si j'osais lui parler ! mais comment ? (*Timidement et après avoir toussé.*) Il fait bien beau aujourd'hui, monsieur.

ARTHUR, *froidement.*

Très-beau, mademoiselle.

JUDITH.

Ça n'est pas comme le jour où vous m'avez passée en bateau dans votre voiture.

ARTHUR, *se retournant et la regardant.*

Comment ! il serait possible !

JUDITH.

Et que vous m'avez reconduite chez ma tante, M^{me} Bonnavet, rue de Richelieu, la loge du portier à droite en entrant.

ARTHUR.

C'était vous, ma chère enfant ! mille pardons de ne vous avoir pas reconnue ! vous étiez alors une simple mortelle.

JUDITH.

Vous êtes bien bon... Ouvrière en robes.

ARTHUR.

Et vous voilà déesse !

JUDITH.

Aux appointements ! pensionnaire de l'Académie royale de musique ; cent quatre-vingts francs par an, avec la retenue ; mais on me fournit de tout !

ARTHUR.

C'est très-beau !

JUDITH.

Et puis c'est honorable. J'ai joué aujourd'hui une scène ; j'ai fini mon rôle, et je vais retourner chez ma tante.

ARTHUR.

C'est vrai ! vous avez une tante !

JUDITH.

Qui a tout sacrifié, à ce qu'elle m'a dit, pour me donner une excellente éducation.

VALDÉSILLAS, *qui pendant ce temps a cherché avec Palmyre à lire la lettre.*

Je tiens le mot, *administration*, avec deux *D* et quatre *M* !

PALMYRE.

Il tenait une ligne et demie.

VALDÉSILLAS.

« Auprès de l'administration, qui ne fait que des » injustices... » par un *G*.

JUDITH, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! c'est ma lettre.

VALDÉSILLAS.

« Et si vous saviez aujourd'hui le chagrin que » j'ai eu... » (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !

JUDITH, *étonnée.*

Qu'est-ce qui le fait rire ? (*s'avançant*) et qu'a-t-elle donc cette lettre ?

PALMYRE, *qui a regardé.*

J'ai eu, par un *U*, un grand *U* !

JUDITH.

Eh bien ! est-ce qu'il faut dire comme ma tante : J'ai *évu*.

PALMYRE, *d'un air pédant et dédaigneux.*

Eh ! non... ma chère, on dit j'ai *hu* ! à cause de l'*h* aspiré !

VALDÉSILLAS, *et tous riant.*

Ah ! ah ! ah !

JUDITH.

Est-ce ma faute, à moi, mesdemoiselles, si je n'ai pas été au collège ? (*Voyant Arthur qui ne*

peut s'empêcher de sourire.) Et lui aussi qui se moque de moi! les autres, ça m'était égal, mais lui! (*Pleurant.*) Ah! je n'y tiens plus, je suffoque.

ARTHUR, *allant à elle pour la consoler.*

Quoi! ma pauvre enfant, vous pourriez croire?...
JUDITH, *de même.*

Moi, qui m'adressais à vous avec confiance!...

ARTHUR, *avec bonté, et lui prenant la main.*

Et vous avez raison, vous avez bien fait.

VALDÉSILLAS, *à demi voix à Arthur et désignant Judith.*

A merveille; c'est elle que vous préférez; ce sera plus original.

ARTHUR, *de même.*

Mais du tout.

VALDÉSILLAS.

N'importe! quelques phrases aimables; faites le chevalier galant, offrez tout haut de l'escorter, de la reconduire.

ARTHUR

Moit

VALDÉSILLAS.

Il n'en faut pas davantage pour que demain ce soit officiel.

ARTHUR, *vivement.*

Jamais! jamais!

VALDÉSILLAS.

Eh bien! on ne vous demande rien! dites-moi seulement si votre voiture et vos gens sont en bas.

ARTHUR.

Certainement, à vos ordres.

VALDÉSILLAS.

C'est tout ce qu'il faut; soyez tranquille, ne vous mêlez de rien; je vous réponds maintenant de l'effet.

Faisant signe du doigt à Palmyre de s'approcher de lui.

FINAL.

PALMYRE.

Qu'est-ce donc?

VALDÉSILLAS.

Chut!

PALMYRE.

Qu'est-ce donc?

VALDÉSILLAS, *à demi voix.*

Chut! un grand mystère

Qu'ici je viens de découvrir!...

Je ne le dis qu'à vous, ma chère

VALDÉSILLAS.

Un seul propos, un propos indiscret
Ferait manquer ce mariage!
Ainsi, taisez-vous, s'il vous plaît!

C'est un secret! un grand secret!

PALMYRE.

Un grand secret!

VALDÉSILLAS, *à part, voyant Palmyre qui s'éloigne de lui.*

Il n'en faut pas davantage
Pour que le fait se propage,
Et ce soir à l'Opéra
Le monde entier le saura.

Montrant à Arthur Palmyre qui cause bas avec Angéla.

Tenez! voyez!... voyez déjà!

ARTHUR, *étonné.*

Mais qu'est-ce donc?

VALDÉSILLAS.

La nouvelle circule,

Et ne trouve pas d'incrédule.

En ce moment entre le chasseur d'Arthur; Valdésillas lui parle à l'oreille en lui montrant son matre; le chasseur s'incline et sort.

VALDÉSILLAS, *se retournant et apercevant Angéla et Palmyre qui racontent à demi-voix la nouvelle à différents groupes.*

Tenez! encor!...

ARTHUR.

Mais qu'est-ce donc?

VALDÉSILLAS.

Vos gens

Sont, je le pense, intelligens.

Ils ont mes ordres!... vous, montrez-vous dans la salle,

Que l'on vous voie, et que de votre stalle

Aux yeux de tous ce binocle indiscret

Révèle un amateur des nymphes du ballet!

ARTHUR.

Pas autre chose?...

VALDÉSILLAS.

Non! et pour vous, dès demain,

Je promets à votre oncle un scandale certain!

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Pour me soustraire au joug terrible

Que le ciel même m'imposa!

Pour fléchir un oncle insensible,

Je n'ai d'espoir qu'en l'Opéra.

VALDÉSILLAS.

Pour fléchir un oncle insensible,

Vous n'avez que ce moyen-là!

Pour vous, dans ce moment terrible,

Point de salut sans l'Opéra!

JUDITH, *à part.*

Ah! désormais quel sort pénible!

A mes dépens chacun rira!

Pour moi plus de bonheur possible,

Et je veux quitter l'Opéra!

PALMYRE, ANGÉLA et LES DANSEUSES

Non, non, cela n'est pas possible!

Et jamais on ne le croira!

Un beau seigneur aussi sensible,

On n'en voit plus à l'Opéra.

Arthur sort par la porte à gauche.

PALMYRE, *s'approchant de Judith et lui faisant des révérences.*

Salut, belle comtesse,

Veuillez ne pas changer,

Et qu'un jour votre altesse

Daigne nous protéger.

TOUTES, *lui faisant aussi la révérence.*

Oui, qu'un jour votre altesse

Daigne nous protéger!

JUDITH, *étonnée.*

Qu'ont elles donc?

PALMYRE.

Quoi! votre cœur ignore

Qu'on veut vous épouser?

JUDITH.

Qui? moi! je n'en crois rien.

PALMYRE.

C'est pourtant un seigneur qui, dit-on, vous adore.

JUDITH.

Je n'en veux pas!

VALDESILLAS.

Le comte Arthur!

JUDITH, *vivement et avec naïveté.*

Ah! j'en veux bien!

Mais de moi l'on se raille encore,

Et je sais bien, hélas!

Que ça ne se peut pas.

LE CHASSEUR, *s'approchant de Judith et annonçant à voix haute.*

La voiture attend mademoiselle!

JUDITH.

Une voiture, à moi!... laquelle?

LE CHASSEUR.

Celle du comte Arthur... mon maître!...

JUDITH, *portant la main à son cœur.*

Ah! qu'a-t-il dit?

Je meurs de joie.

PALMYRE.

Et moi, j'en mourrai de dépit!

ENSEMBLE.

PALMYRE et LE CHOEUR.

Ah! c'est un scandale!

Qu'ici je signale,

Et dont la morale

S'indigne à jamais!

Une figurante,

Obscure, ignorante,

Arrive et supplante

Les premiers sujets!

VALDESILLAS.

Vive le scandale,

Vive la morale

Dont chaque vestale

S'indigne à jamais!

Fureur qui m'enchanle!

Une figurante

Arrive et supplante

Les premiers sujets!

JUDITH.

O joie idéale,

Et que rien n'égale!

Son ame loyale

En secret m'aimait.

Que dira ma tante,

Me voyant brillante.

Et plus triomphante

Qu'un premier sujet?

SCENE VIII.

LES MÊMES, ROSAMBEAU, suivi de plusieurs figurantes.

ROSAMBEAU, *entrant tout effaré.*

Le troisième acte qui commence!

Le rideau se lève à l'instant!

PALMYRE, *sans l'écouter.*

C'est une véritable offense!...

ROSAMBEAU, *aux figurantes.*

Mais allez donc! on vous attend.

ENSEMBLE.

PALMYRE et CHOEUR.

C'est une horreur! une infamie!

Et pour nous c'est déshonorant.

Dieu d'amour! toi que je supplie,

Fais qu'il nous en arrive autant.

JUDITH.

Adieu donc, mes bonnes amies!

Malgré le destin qui m'attend,

Ah! de moi vous serez chéries!

Car, je le sais, vous m'aimiez tant!

ROSAMBEAU, LES HOMMES et VALDESILLAS.

Mais partez donc, je vous en prie

Le rideau se lève à l'instant.

Le bon public se fâche et erje.

Partez, partez, l'on vous attend!

ROSAMBEAU, *aux femmes,*

Vous allez manquer votre entrée

Et tout l'effet

De mon ballet.

VALDESILLAS, *à Judith, qui prend son châle.*

Adieu donc! comtesse adorée.

JUDITH.

De bonheur je suis enivrée!

VALDESILLAS.

Votre voiture attend.

JUDITH.

J'y vais... adieu... j'y vais.

Et mes socques que j'oubliais!...

ENSEMBLE.

PALMYRE et LE CHOEUR.

C'est une horreur! une infamie! etc., etc.

JUDITH.

Adieu donc, mes bonnes amies, etc., etc.

ROSAMBEAU.

Mais partez donc, je vous en prie, etc., etc.

A la fin de cet ensemble, Rosambeau frappe les trois coups avec le bâton qu'il tient à la main. Il crie au rideau. Tous les figurants et acteurs s'enfuient au moment où Judith sort avec le chasseur par le fond et Valdésillas à droite.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un boudoir élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

PALMYRE, JUDITH.

PALMYRE.

C'est toi, ma chère Judith !

JUDITH.

Palmyre ! que je n'ai pas vue depuis six mois !

PALMYRE.

Moi-même... Mon congé est fini ; j'arrive de Lyon, de Bordeaux, de Nantes ; j'ai chanté par toute la France.

JUDITH.

Et des triomphes... des couronnes !

PALMYRE.

C'est de droit, dans les départemens. Et toi, ma petite... cette toilette élégante, ce riche boudoir rue de Provence... Je vois que depuis mon absence tu as eu aussi des succès ; cela ne m'étonne pas !

JUDITH.

Tu es bien bonne !

PALMYRE.

Et je viens t'en féliciter, parce que je t'ai toujours aimée ; maintenant surtout que tu as un rang, on peut se voir, on peut aller de pair ; et puis, j'ai un service à te demander.

JUDITH.

A moi ?

PALMYRE.

Un service qui exige quelque pouvoir... quelque crédit.

JUDITH.

Que ne t'adresses-tu à M. le marquis de Valdésillas ?

PALMYRE.

Ce noble hidalgo !... Nous sommes brouillés ; c'est un jésuite ! un perfide ! que m'a enlevé notre amie intime, la petite Angéla. Je me souviens encore du jour où il m'a trahie ; par bonheur, je me suis vengée.

JUDITH.

Quand donc ?

PALMYRE.

La veille ; je l'avais deviné !... tout est rompu. Il y avait un lieutenant-colonel, un jeune homme charmant, qui depuis long-temps me faisait la cour, et qui dans ce moment voudrait bien avoir un régiment. J'ai dit : J'en parlerai à ma bonne petite camarade, à Judith, qui en parlera au comte Arthur.

JUDITH.

Il n'y peut rien.

PALMYRE.

Si vraiment. Il a un oncle cardinal ; ce qui

dans ce moment donne une grande influence au ministère de la guerre. Ainsi, c'est convenu : n'est-ce pas à charge de reynanche ? tu en diras deux mots à Arthur.

JUDITH.

Je le voudrais ; mais...

PALMYRE.

Tu me refuses !... moi, ton amie intime !

JUDITH.

Non... mais c'est que M. Arthur...

PALMYRE.

Vous êtes brouillés?... Ils sont brouillés !

JUDITH.

Non, vraiment !

PALMYRE.

Eh bien ! alors... qu'est-il donc arrivé depuis le jour où le chasseur de M. le comte a produit un tel effet à l'Opéra qu'il y a eu deux indispositions dans l'entr'acte, et que l'on a été obligé de faire une annonce ? et toi, sans doute, pendant ce temps, tu arrivais ici ?

JUDITH, avec un soupir.

Certainement.

PALMYRE.

Eh bien ! conte-moi donc cela !

DUO.

JUDITH.

J'étais interdite et tremblante,
Et la frayeur glaçait mes sens.

PALMYRE, souriant.

Je comprends... je comprends !...

JUDITH.

Il parut... renvoya ma tante !

PALMYRE, de même.

Je comprends... je comprends !...

JUDITH.

Puis il me dit quelques mots.

PALMYRE.

Et lesquels ?...

JUDITH.

Les voici :

De votre sort soyez l'arbitre ;
En reine commandez ici !
Pour moi je ne veux qu'un seul titre,
Un seul... celui de votre ami...

PALMYRE.

Et puis ?...

JUDITH.

Il est parti !...

PALMYRE, d'un air de doute.

Parti !

Allons, ma chère,
Point de mystère,
Point de détours

En tes amours !

Que peux-tu craindre ?

Et pourquoi feindre ?

Tu le sais bien !

Je ne dis rien !

JUDITH.

Non, non, ma chère.

Point de mystère,

Point de détours

En mes amours !

Que puis-je craindre,

Et pourquoi feindre ?

Tu le vois bien,

Il n'en est rien ?

Hélas ! depuis ce jour, bijoux et cachemire,
Élégant équipage et précieux tissus,
Il m'a tout prodigué... l'on m'envie... on m'admire,
Et mes moindres désirs par lui sont prévus !

PALMYRE.

C'est bien !... et lui ?...

JUDITH.

Je ne l'ai pas revu.

PALMYRE.

Quoi ! dans ces lieux il n'est pas revenu ?

JUDITH.

Jamais !...

PALMYRE.

Jamais !...

ENSEMBLE.

PALMYRE.

Allons, ma chère,

Point de mystère, etc., etc.

JUDITH.

C'est tout, ma chère !

Point de mystère, etc., etc.

PALMYRE, s'approchant d'elle avec compassion :

Quoi !... c'est la vérité !...

Pauvre fille !

Si gentille,

Chez qui brille

Tant d'appas !

Fiancée

Délaissée !

Ma pensée

N'y croit pas !

JUDITH.

Ma carrière

Solitaire

Sait me plaire...

Soulo ici,

Fiancée,

Délaissée,

Ma pensée est à lui.

JUDITH.

Je fais grâce,

Car tout passe

Et s'efface

Hors ses bienfaits !

Sans vengeance

Dans l'absence

Moi ! j'y pense

Et je me tais.

Mais il est un autre mystère

Que je n'ai pas encor compris.

PALMYRE.

Parle donc... parle donc, ma chère !

JUDITH.

Eh bien !... toutes les nuits...

PALMYRE, vivement.

Toutes les nuits !...

JUDITH.

Sa voiture et ses gens restent devant ma porte,

Et s'éloignent quand vient le jour !

PALMYRE.

Te compromettre de la sorte !

Sans égards et sans amour !...

ENSEMBLE.

PALMYRE.

C'est un outrage, une offense !

Dont l'amour le punira !

Oui ! le ciel nous doit vengeance

Pour l'honneur de l'Opéra.

JUDITH.

Mon cœur d'une telle offense

Jamais ne le punira ;

Oui, j'abjure la vengeance,

Et je pardonne déjà.

PALMYRE.

Quel est son dessein ?

JUDITH.

Je l'ignore !

PALMYRE.

Quoi ! sa voiture et ses gens, m'as-tu dit...

JUDITH.

Devant l'hôtel restent pendant la nuit.

PALMYRE.

Et s'éloignent quand vient l'aurore ?...

JUDITH.

Oui ! s'éloignent quand vient l'aurore !

PALMYRE.

Tu l'as vu !...

JUDITH.

Je l'ai vu !

PALMYRE.

Je n'y puis croire encore !

ENSEMBLE.

C'est un outrage ! une offense

Que le ciel punira !

Tu dois en tirer vengeance

Pour l'honneur de l'Opéra !

Oui ! vengeance, vengeance

Pour l'honneur de l'Opéra.

JUDITH.

Mon cœur d'une telle offense

Jamais ne le punira !

Je renonce à la vengeance

Et je pardonne déjà !

Non, non, point de vengeance,

J'ai pardonné déjà !

PALMYRE.

Et depuis trois mois tu ne l'as jamais vu ?

JUDITH.

Que le soir, de loin... moi sur le théâtre, et lui dans sa loge.

PALMYRE.

C'est drôle.

JUDITH.

En quoi donc ?

PALMYRE.

Je dis seulement : C'est drôle. Et jamais de ses nouvelles ?

JUDITH.

Si vraiment !... Il m'avait dit en me quittant et en voyant ma frayeur : Rassurez-vous, je ne viendrai que quand vous m'appellerez... quand vous aurez besoin de moi.

PALMYRE.

C'était très-discret et très-commode !

JUDITH.

Et alors, ajouta-t-il, *écrivez-moi*.

PALMYRE.

Eh bien ! tu n'avais qu'à écrire ; ce n'était pas difficile.

JUDITH.

Pour toi ; mais pour moi, qui avais déjà eu du malheur avec l'orthographe... Tu te rappelles cette maudite lettre dont vous vous êtes tant moquées devant lui, et que j'aurais rachetée au prix de tout mon sang... eh bien ! je ne voulais pas de nouveau m'exposer à la raillerie.

PALMYRE.

Il fallait t'adresser à l'une de nous... à moi !

JUDITH.

Ah ! je n'aurais pas pu ; personne ne m'eût comprise... et, tant bien que mal, je m'y décidai enfin ; je lui demandai, je le priai de me donner...

PALMYRE.

Un coupé... ou des diamants ?

JUDITH.

Non... des maîtres !

PALMYRE.

Des maîtres... pour étudier ?

JUDITH.

Je ne fais pas autre chose.

PALMYRE.

Ma chère enfant, c'est donc cela, dit-on, que tu ne viens plus le matin à la salle de danse... que tu négliges les études sérieuses. Tu perds ton état... et pour un pareil ennui encore !...

JUDITH.

Tu te trompes. J'étudiais d'abord pour lui, et maintenant pour moi. C'est mon passe-temps, mon bonheur, ma consolation ! Ils disent tous que je fais des progrès ; et si jamais il pouvait en être témoin, s'il pouvait venir ; mais, hélas ! je commence à en perdre l'espoir.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*.

M. le comte Arthur !

JUDITH.

Ah ! qu'ai-je entendu ?... ce n'est pas possible !

PALMYRE.

Si, vraiment.

JUDITH, *vivement et à voix basse*.

Laisse-moi... laisse-moi.

PALMYRE.

J'allais te le proposer.

JUDITH.

Ah ! que je te remercie !

Palmyre entre dans la chambre à gauche.

SCENE II.

JUDITH, ARTHUR.

JUDITH.

C'est lui !...

ARTHUR, *après l'avoir saluée, et s'être assis sur le canapé, à côté d'elle*.

Il y a quelque temps que je ne vous ai vue, mademoiselle.

JUDITH, *à part, avec reproche*.

Quelque temps !

ARTHUR.

Des occupations... des contrariétés de toute espèce... J'ai tâché du moins qu'elles ne parvinssent pas jusqu'à vous... et pourvu que vous soyez heureuse...

JUDITH, *avec émotion et le regardant*.

Je le suis, monsieur.

ARTHUR.

A-t-on exécuté mes ordres ? vous a-t-on remis ces nouvelles parures ?

JUDITH.

Dont je vous remercie, mais qui me sont inutiles ; je ne sors jamais.

ARTHUR.

Jamais !... et que faites-vous donc ?

JUDITH.

J'attends.

ARTHUR, *avec insouciance*.

Quoi donc ?

JUDITH, *troublée*.

Les maîtres... que vous avez bien voulu me donner, et qui viennent tous les jours.

ARTHUR, *souriant*.

En effet, ma chère petite, vous avez eu là une singulière idée... et votre lettre...

JUDITH.

Ma lettre, si toutefois vous avez pu la lire, a dû vous prouver, monsieur, que je n'étais qu'une pauvre fille sans esprit, sans éducation, qui avait honte de son ignorance... et je voudrais, s'il est possible, ne plus rougir à vos yeux ni aux miens.

ARTHUR, *étonné*.

Quoi ! c'est pour cela ?...

JUDITH.

Et pour qui donc, mon Dieu !

ARTHUR.

Je ne doute pas alors qu'avec des dispositions que vous aviez déjà...

JUDITH, *à part*.

Il se raille de moi !

ARTHUR.

Vous n'avez fait de rapides progrès, et je serai ravi d'en juger par moi-même. Je vous écoute, Judith, parlez.

JUDITH.

Je le voudrais, monsieur ; il me semblait ce matin que je savais quelque chose, et maintenant

tout se confond dans ma tête, tout s'embrouille, je ne sais plus rien, et je puis à peine parler.

ARTHUR.

Remettez-vous, de grâce, je n'insiste plus. (A part.) La pauvre enfant n'est pas forte et n'aprendra jamais rien. (Haut.) L'écriture au moins va-t-elle un peu?

JUDITH, désolée.

Ah! monsieur!...

ARTHUR, regardant sur la table à gauche.

En effet, et j'avais tort de vous le demander; voici une nombreuse correspondance. Que de lettres!

JUDITH.

Tous les jours j'en reçois!

ARTHUR, voyant qu'elles ne sont pas décachetées.

Et vous ne les ouvrez pas?

JUDITH.

D'abord, mais plus maintenant.

ARTHUR.

Et pourquoi?

JUDITH.

Pourquoi? en les lisant peut-être le devinerez-vous.

ARTHUR, lisant.

« Mademoiselle, j'ai de l'esprit et une belle fortune, vous m'avez déjà fait perdre l'un, daignez accepter l'autre, etc., etc. » (Lisant la signature.) De Blangy, ce jeune pair de France; c'est une déclaration. (Lisant une autre lettre.) « Je vous adore, vrai comme deux et deux font quatre. » Dutremblay, agent de change. » (A part et souriant.) Sont-ils étonnans de si grandes passions pour cette petite!... (Lisant une troisième lettre.) « Vous étiez hier soir si jolie, si séduisante... » (S'arrêtant et la regardant, à part.) C'est vrai! elle n'est pas mal, elle est jolie! je n'y avais jamais fait attention. (Haut.) Je vois en effet qu'ils vous aiment tous!

JUDITH, avec douleur.

Oh! non, pas tous!

ARTHUR, allant à elle.

Eh! mais, qu'avez-vous donc? je vois des larmes dans vos yeux! Qui peut vous affliger? qui peut vous faire de la peine? dites-le moi! vous avez des chagrins?

JUDITH.

Oui, monsieur!

ARTHUR.

Des chagrins! et quels sont-ils?

JUDITH, hésitant.

Les vôtres!

ARTHUR, étonné.

Les miens! vous savez...

JUDITH.

Je sais que vous êtes triste, que vous êtes malheureux, je le crois du moins, tout me le dit, voilà ce qui m'afflige.

ARTHUR.

Ah! vous avez dit vrai, Judith, je suis bien malheureux, bien tourmenté! on est cruel... on est

sans pitié pour moi; leurs persécutions redoublent; mais je ne céderai pas, dussé-je en mourir!

JUDITH, timidement.

Et ces chagrins, je ne puis les connaître, vous ne m'estimez pas assez pour me les confier.

ARTHUR, brusquement.

A quoi bon! mon enfant? (avec douceur en la regardant) à quoi bon vous faire de la peine? aujourd'hui ces tourmens-là finiront, aujourd'hui il faut que mon sort se décide; si jusqu'ici ils ont affecté de fermer les yeux, il faudra bien qu'ils voient, qu'ils me comprennent: car, pour être libre, je ne reculerais devant aucun éclat; c'est pour cela que je viens à vous!

JUDITH.

Je ne vous comprends pas.

ARTHUR.

Je le crois; j'ai un service à vous demander!

JUDITH, vivement.

Parlez, et quelque pénible, quelque difficile que ce soit...

ARTHUR.

Eh bien! venez avec moi aux Tuileries.

JUDITH.

Est-il possible!

ARTHUR.

Oui, oui, il fait un temps superbe, tout Paris y sera!

JUDITH.

Et j'y serai ce matin, seule avec vous!

ARTHUR.

Certainement.

JUDITH.

Aux yeux de tous?

ARTHUR.

Aux yeux de tous, et dans la grande allée.

JUDITH.

Ah! quel bonheur! (Appelant.) Palmyre! Palmyre!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, PALMYRE.

PALMYRE.

Eh! mais qu'y a-t-il donc?

JUDITH.

Si tu savais combien je suis heureuse, je vais aux Tuileries! (à demi-voix) avec lui!

PALMYRE.

Tant que cela!

ARTHUR.

Vous allez vous hâter, n'est-ce pas?

JUDITH.

Ah! ce ne sera pas long.

PALMYRE.

Quand je devrais te servir de femme de chambre!

JUDITH, à demi-voix.

Y penses-tu? devant lui!

ARTHUR.

Pardou, mademoiselle, je me retire.

PALMYRE.

Sont-ils étonnans !

ARTHUR.

Ma voiture est en bas, et j'aurai l'honneur de vous y attendre !

Il la salue et sort par le fond à droite.

PALMYRE.

Et lui aussi ! c'est bien l'amoureux le plus... respectueux...

JUDITH, à *Palmyre*.

Toute une matinée avec lui, avec lui, conçois-tu !

PALMYRE.

Et tu lui parleras du colonel ?

JUDITH.

Certainement !

PALMYRE.

C'est un service à vous rendre, un sujet de conversation, et je t'attends ici pour savoir sa réponse, et des nouvelles de ton voyage.

JUDITH.

Sois tranquille.

Elle sort par la porte du fond à gauche.

SCENE IV.

PALMYRE, seule, regardant sortir *Judith*.

RECITATIF.

Allons, pour elle eneor de nouvelles conquêtes !...
Mais la danse à présent tourne toutes les têtes !

PREMIER COUPLET.

En vain d'un chant large et touchant
Vous feriez entendre l'accent !
Vainement votre voix lubile
Peindrait l'amour ou la douleur !...
Au beau milieu d'un cantabile
Cause tout haut le spectateur ;
Pour nous pas un regard flatteur,
Tandis qu'aux moindres pirouettes
Se braquent toutes les lorgnettes...
Ah ! c'est affreux !... mais de nos jours
Sur la roulade et la cadence
Les pirouettes et la danse
L'emporteront toujours !
Toujours !

DEUXIÈME COUPLET.

On aurait le sublime élan
Qu'on admirait dans Malibran,
On se perdait dans les points d'orgue,
Et l'on monterait jusqu'au si,
Leur indifférence et leur morgue
Un instant n'auraient pas fléchi.
On n'écoute plus aujourd'hui...
Mais dès que le ballet commence
À l'instant même on fait silence !
Ah ! c'est affreux, mais de nos jours,
Sur la roulade et la cadence
La danse, hélas ! la danse !
L'emportera toujours !
Toujours !

PALMYRE, se retournant.

Eh ! mais, qui vient là ? et quelle figure hétéro-clite !

SCENE V.

PALMYRE, PACHÉCO.

PACHÉCO, saluant plusieurs fois.

Que saint Dominique vous tienne en joie et santé, senora ! N'ai-je pas l'honneur de parler à une pieuse et respectable dame ?

PALMYRE, regardant ses lunettes.

Il a la vue basse !

PACHÉCO.

A qui j'ai d'importans renseignemens à demander sur deux de ses locataires, M^{me} Bonnivet et sa nièce.

PALMYRE, à part et riant.

Est-ce que ce bon monsieur Tartuffe aurait des intentions ? ça serait amusant !

PACHÉCO.

Je suis parti pour cela d'Espagne à Bordeaux, et de Bordeaux à Paris, rue de Richelieu, où M^{me} Bonnivet était portière ; de là on m'a envoyé dans cette maison, dont vous êtes propriétaire.

PALMYRE, à part.

Il se sera trompé d'étage.

PACHÉCO.

Madame de Fontvieille, à ce qu'on m'a dit, une baronne ou une marquise.

PALMYRE.

Le titre n'y fait rien, et je n'y tiens pas, mais je tiens à savoir ce qui vous amène d'Espagne, car vous venez d'Espagne pour M^{lle} Judith.

PACHÉCO.

Directement, et en poste !

PALMYRE.

Est-ce une succession qui lui arrive.

PACHÉCO.

Nullement ! c'est une inquiétude mortelle !

PALMYRE.

Que vous lui apportez ?

PACHÉCO.

Dont elle seule peut me tirer, car il y va de mon salut.

PALMYRE.

Dans l'autre monde ?

PACHÉCO.

Dans celui-ci ; ce qui est bien plus immédiat...

PALMYRE.

Je n'y suis plus du tout ! à moins que vous ne veniez pour l'enlever.

PACHÉCO, d'un air béni.

Plût au ciel !

PALMYRE.

Monsieur ! (*A part.*) Il faut que ce soit un abonné de l'orchestre !

PACHÉCO.

Rassurez-vous, madame, c'est en tout bien, tout honneur, et si vous daignez seulement répondre à mes questions...

PALMYRE.

Je ne demande pas mieux. (*A part.*) Ne fût-ce que pour savoir !

DUO.

PACHÉCO

Par ma sainte et digne patronne,

Comment cette jeune personne
Est-elle à présent ?

PALMYRE,
Mais fort bien !
PACHÉCO.

Elle est jolie ?

PALMYRE,
Oui ! très-jolie !
PACHÉCO.

Que ma patronne en soit bénie !

PALMYRE.

C'est un abonné... très-chrétien.

PACHÉCO.

A-t-elle reçu de sa tante

Une éducation... ?

PALMYRE,
Charmente !
PACHÉCO.

Et des principes...

PALMYRE,
Excellens !
PACHÉCO.

C'est très-bien pour une portière.

PALMYRE.

Je réponds de ses sentimens.

Voilà près d'une année entière

Qu'elle a placés sa nièce... à l'Opéra !

PACHÉCO, *stupéfait et tout tremblant.*

Que me dites-vous là ?

Judith à l'Opéra !

PALMYRE.

A l'Opéra !

PACHÉCO, *avec indignation.*

A l'Opéra !

ENSEMBLE.

PACHÉCO.

Saint Laurent, saint Dominique,

La terreur de l'hérétique,

Vous qui connaissez ma foi,

Aidez-moi, protégez-moi !

PALMYRE.

Qu'a-t-il donc ? rien ne m'explique

Sa terreur tragi-comique ;

Mais l'Opéra, je le voi,

Lui cause un mortel effroi !

PACHÉCO, *avec abattement et désespoir.*

C'est fait de moi !.., destin fatal !..

A l'Opéra !..

PALMYRE.

Monsieur se trouve mal ?

Voudrait-il mon flacon ?

PACHÉCO.

Merci, merci, madame.

A part.

Mais tout peut s'arranger... car il est, sur mon ame,

Des accommodemens au ciel, comme ici-bas !

A l'Opéra d'ailleurs on ne déroge pas !

Et nous avons une ordonnance,

Du roi Louis quatoize...

Haut et se retournant vers Palmyre.

Au moins, et je le pense,

Vous me répondrez bien qu'elle a

Sagesse, vertu !

PALMYRE, *secouant la tête.*

Dam ! qu'entendez-vous par là ?

PACHÉCO.

Ce que j'entends, bon Dieu ! cela s'entend de resto !

Elle n'a pas d'amoureux !..

PALMYRE, *prenant des lettres sur la table,*

Mais voilà

Cinq ou six billets doux !..

PACHÉCO.

Mais du moins, on atteste

Qu'elle n'aime personne...

PALMYRE.

Un seul !

PACHÉCO, *hors de lui.*

Un seul amant !

PALMYRE.

C'est le moins ; et tous deux viennent dans ce moment

De sortir ensemble...

PACHÉCO, *avec désespoir.*

Un amant !

ENSEMBLE.

PACHÉCO.

Saint Laurent, saint Dominique,

La terreur de l'hérétique,

Vous qui connaissez ma foi,

Aidez-moi, protégez-moi !

PALMYRE.

Qu'a-t-il donc ? rien ne m'explique

Sa terreur tragi-comique.

Le moindre amant, je le voi,

Lui cause un mortel effroi !

PACHÉCO.

Je succombe à ce coup terrible.

Adieu donc ma fortune ! un amant ! un amant !

A moins encor de quelque arrangement,

Car ici-bas tout est possible !

Réfléchissant.

Oui ! oui !

PALMYRE, *le regardant.*

Décidément à cet air furieux.

C'est un rival !.. un amoureux !

ENSEMBLE.

PACHÉCO.

Oui, du cœur, de l'audace !

Et la grâce efficace

Du cas qui m'embarrasse

Bientôt me sortira !

Que dans cette entreprise

L'adresse me conduise.

Aide-toi ! dit l'église,

Et le ciel t'aidera.

PALMYRE, *riant.*

Voyez donc quelle audace !

Déjà ce cœur de glace

Est touché par la grâce

Et bientôt brûlera,

Ah ! ah ! ah ! ah !

C'est quelqu'un de l'église !

Pour dévoter il m'a prise,

Et pareille méprise

Long-temps m'égayera.

PACHÉCO.

Adieu, madame, adieu, respectable baronne.

PALMYRE.

Décidément il y tient.

PACHÉCO.

Ne parlez pas de ma visite, qu'il n'en soit pas question ; si Dieu me protège dans le saint projet que je médite, nous pourrons encore, avec l'aide du ciel et de M. le préfet de police, faire triompher la morale et la bonne cause... Adieu, madame.

Il sort.

SCENE VI.

PALMYRE, *le contrefaisant.*

Adieu, madame... Et toujours les yeux baissés; depuis une heure qu'il est là, il ne m'a pas une seule fois regardée; ma foi, cet amoureux-là, si c'en est un, a un air à faire fortune, un air de béatitude, et je vais annoncer à Judith la nouvelle conquête qui lui arrive.

SCENE VII.

PALMYRE, JUDITH.

PALMYRE.

Eh bien, ma chère, quelle nouvelle?

JUDITH.

Où la plus jolie promenade! que les Tuileries étaient belles!... un temps superbe, une foule immense, tout Paris s'y était donné rendez-vous, et nous nous promenions dans l'allée du printemps, l'allée du beau monde; on nous entourait, et j'entendais qu'on disait: Tiens, c'est la petite Judith, celle dont Arthur est épris; il en perd la tête. C'était donc vrai, puisque tout le monde le disait? et je n'en savais rien... et un autre répondait: Je crois bien, il se ruine pour elle... est-il heureux? je voudrais bien être à sa place. Deux jeunes gens très-distingués, qui disaient tout cela, et Arthur entendait, car il a rougi, et m'a regardée comme jamais cela ne lui était arrivé, d'un air tendre et surpris, qui voulait dire: Est-ce étonnant qu'elle soit si bien?... Il ne s'en était jamais aperçu.

PALMYRE.

Il y a des gens qui n'ont pas d'yeux, (*à part*) comme le monsieur de tout-à-l'heure.

JUDITH.

Et en voiture, en revenant, il était rempli de soins et d'attentions: il avait peur que je n'eusse froid, il levait la glace et croisait lui-même mon châle sur ma poitrine... Ah! j'étais heureuse; c'est peut-être cela qui me rendit un peu plus aimable ou moins sotte qu'à l'ordinaire. Il semblait tout étonné et ravi de ce que j'avais des idées... Ah! si j'avais osé... mais alors il me regardait... ça me troublait... je sentais que j'allais redevenir de l'Opéra, et dire quelque bêtise... (*Palmyre fait un geste.*) Pardon... Par bonheur, la voiture est arrivée, il ne m'a rien dit; mais il m'a serré les mains, et, j'en suis sûre, cela veut dire: A bientôt; je reviendrai, je vous verrai, je vous écrirai.

PALMYRE.

Tu crois?

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Une lettre pour mademoiselle, apportée par un homme en noir.

JUDITH.

Ah! c'est de lui! donne, donne. (*Le domestique sort pendant qu'elle ouvre la lettre.*) Non, ce n'est

pas son écriture. (*Regardant la signature.*) Un cardinal, un archevêque à moi, Judith!

PALMYRE.

Comment, un cardinal?

JUDITH, *à part, et lisant avec émotion.*

« Mademoiselle, vous venez de paraître publiquement aux Tuileries avec mon neveu, le comte Arthur, et combler ainsi la mesure d'un scandale dont les suites seront incalculables. Quoi? que, par l'impunité des hommes, Dieu ait permis que tout fût bouleversé et que les lettres de cachet fussent abolies; nous avons encore les moyens de punir votre audace, et par mon crédit auprès du ministre de la maison du roi... » (*Achevant à voix basse.*) Me faire renvoyer de l'Opéra... (*Continuant à lire.*) Ou m'offrir de l'or si je renonce à son neveu... Ah! monseigneur, et vous aussi, vous m'avez méconnue.

PALMYRE, *à Judith.*

Eh bien, est-ce une déclaration?

JUDITH, *se mettant à table et écrivant.*

Non, non, cela me touche peu.

PALMYRE.

Et cependant je te vois dans un état d'émotion... Tu lui réponds; c'est déjà te compromettre: réfléchis, ma chère; certainement de ce temps-ci ces gens-là ont du crédit et beaucoup, surtout à l'Opéra; mais il y a des inconvénients: on a pour ennemis les journalistes et le public; après cela tu me diras que le public, on peut encore... mais les journalistes, c'est bien différent.

JUDITH.

Sois tranquille, il n'y a rien à craindre quand on fait ce que l'on doit faire... J'enverrai cette lettre dès demain, car ce soir il est déjà tard.

PALMYRE.

Sans doute, six heures passées.

JUDITH.

Et je danse dans la première pièce, je l'oubliais.

PALMYRE.

Et tu n'as pas de temps à perdre... viens, par-tout.

SCENE VIII.

LES MÊMES, ARTHUR.

JUDITH.

Ah! c'est vous, monsieur Arthur?

ARTHUR.

Oui, Judith; je crains qu'en mon absence quelque danger vous menace.

JUDITH.

Et vous venez me protéger?

ARTHUR.

Contre vos ennemis.

JUDITH.

Ah! que je les aime, et que je vais les remercier!... Mais par quel honneur puis-je en avoir, moi, pauvre fille inconnue?

ARTHUR.

Vous le saurez, vous saurez tout; j'ai à vous parler.

JUDITH.

Et je suis obligée de sortir, d'aller au théâtre... mais demain...

ARTHUR.

Demain je pars!

JUDITH.

Vous, mon Dieu!

ARTHUR.

Pour quelques jours seulement.

JUDITH.

Comment alors vous verrai-je?

ARTHUR.

Mais, ce soir, après le spectacle, si vous voulez bien me donner à souper... ici...

JUDITH, avec émotion.

Ici... ce soir!

PALMYRE.

Eh bien, voilà que tu trembles; est-ce que tu as peur?

JUDITH, avec joie.

Oh! non, viens donc; viens vite... Ah! que je vais me dépêcher de danser mon rôle!

PALMYRE.

Tu n'iras plus en mesure.

JUDITH.

Adieu, monsieur, adieu; je reviendrai de bonne heure, si je le peux, car ils font maintenant des opéras qui n'en finissent pas.

ARTHUR.

Adieu, Judith, adieu; à bientôt.

JUDITH, sortant avec Palmyre.

Ah! que je suis contente.

SCENE IX.

ARTHUR, seul.

Oui, après l'éclat d'aujourd'hui, il faudra bien que mon oncle renonce à ses projets; et quant à sa colère, elle ne saura m'atteindre... cette guerre d'Espagne est décidée, je le sais; dès demain en secret je pars, et une fois là-bas, une fois que j'aurai endossé l'uniforme, adieu la soutane. Mais je dois tout dire à Judith, tout lui avouer, et en lui rendant sa liberté, lui assurer un avenir. (*S'asseyant près de la table.*) Oui, je le dois avant de la quitter; c'est dommage; depuis aujourd'hui surtout, moi, je l'avais à peine regardée, je lui avais à peine parlé; elle me semble à la fois si naïve et bonne, si fidèle, si dévouée. (*Apercevant le papier qui est sur la table.*) Que vois-je! « A monseigneur » le cardinal... « A mon oncle! et c'est bien l'écriture de Judith... Judith écrit à mon oncle, et sans m'en prévenir... elle aussi serait d'accord avec mes ennemis, au moment même où je vantais son dévouement... Quelle trahison! quels pièges me menacent... Ah! je les déjouerai, et d'abord... (*s'appropriant à briser le cachet*) pourquoi pas? j'en ai le droit. (*Lisant.*) « Monseigneur, vous

» êtes bien cruel envers moi, et bien injuste envers votre neveu; Arthur est innocent de tous les torts dont vous l'accusez, et si l'on offense le ciel en aimant de toute son âme, c'est un crime dont je suis coupable, mais dont il n'est point complice. » (*S'arrêtant.*) Ah! qu'ai-je lu? (*Continuant.*) « Voici donc la résolution que j'ai prise; je lui demanderai: Arthur, suis-je aimée de vous? et si, comme je le crois, comme je le crains, il me répond: Non, je ne vous aime pas! je vous obéirai, monseigneur, je ne le verrai plus jamais! Mais si le ciel, si mon bon ange, si le bonheur de toute ma vie, voulaient qu'il répondit: Je vous aime! Ah! c'est bien mal ce que je vais vous dire; mais il n'y a pas de pouvoir au monde qui puisse m'empêcher d'être à lui, de lui tout sacrifier; je braverai tout, même votre colère! »

RECITATIF.

Ah! que viens-je de lire!

Quel dévouement en cet écrit respire!

AIR:

Elle m'aimait!... elle m'aimait!

Et pleurait en silence

Un ingrat qui la dédaignait!

Je l'accablais de mon indifférence,

Et sans se plaindre, et pour seule vengeance,

Elle m'aimait!... elle m'aimait!

Le remords... le regret s'éveillent dans mon âme!

Son généreux exemple ici je le suivrai!

Que mon oncle ou le monde et s'indigne et me blâme,

Je leur dirai, je leur dirai:

Elle m'aimait!... elle m'aimait!

Et pleurait en silence

Un ingrat qui la dédaignait!

Elle m'aimait!

CAVATINE.

Long-temps esclave

Des préjugés,

Pour toi je brave

Tous les dangers!

Sois mon amie,

Et dès ce jour,

A toi ma vie

Et mon amour!

A ton cœur refusant de croire,

Et dupe d'un éclat trompeur,

J'allais chercher la fortune et la gloire

Quand près de toi m'attendait le bonheur!

Long-temps esclave

Des préjugés, etc.

Partons!

SCENE X.

ARTHUR, PALMYRE.

PALMYRE.

Ah! monseigneur!... monseigneur!

ARTHUR.

Qu'est-ce?

PALMYRE.

Promettez-moi d'abord du sang-froid!

ARTHUR.

Eh ! qu'importe !

PALMYRE,

Ou je me tais.

ARTHUR,

Pourquoi ?

PALMYRE,

Ce n'est pas sans raison !

Judith et moi... ce soir... par la petite porte

Du côté des acteurs... allions à l'Opéra...

ARTHUR, *vivement.*

Après ?...

PALMYRE,

Quand d'hommes noirs une nombreuse escorte

Nous entoure et montrant Judith : Saisissez-la ?

ARTHUR,

Où ciel !

PALMYRE,

On s'en empare ! et vers un équipage

Qui dans l'ombre attendait, ils l'entraînent...

ARTHUR,

O rage !...

Courons !

PALMYRE,

De quel côté ?... disparus à mes yeux

ARTHUR,

Je saurai déjouer ce complot odieux.

C'est mon oncle !... et je cours l'arracher à ses bras !

PALMYRE,

Vous ! qui ne l'aimez pas !

ARTHUR,

Moi !... moi... je l'aime... je l'aime
Cent fois plus que moi-même.

PALMYRE,

Depuis qu'il l'a perdue... ah ! c'est toujours ainsi !

ARTHUR, *avec désespoir.*

Judith ! Judith ! trésor qui m'est ravi !

ENSEMBLE.

ARTHUR,

Long-temps esclave

Des préjugés,

Pour toi je brève

Tous les dangers !

Sois mon amie,

Et dès ce jour

A toi ma vie

Et mon amour.

PALMYRE,

L'amant qu'on brave

Sait se venger,

Et sans entrave

Veut voltiger

Est-on ravié

A leurs amours,

On est chérie

Et pour toujours.

Palmyre veut retenir Arthur qui s'enfuit en courant par la porte dit-fond.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un petit salon en forme de tente, soutenu tout autour par des fers de lance et fermé au fond par une balustrade dorée à hauteur d'appui. Au dessus de la balustrade, des rideaux de tulle sur l'arène où va avoir lieu un combat de taureaux, des chaises, des fauteuils élégans. L'entr'acte finit par un appel de trompettes et par une fanfare guerrière.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALDÉSILLAS, MARCELLINA.

VALDÉSILLAS, *entrant avec effo.*

Est-ce que le combat de taureaux est déjà commencé ?

MARCELLINA.

Non, monsieur le marquis, ce que vous entendez là sont seulement des cavaliers, des piccadors qui s'exercent dans le cirque.

VALDÉSILLAS.

Son excellence le duc de Lémos et sa nièce n'ont pas encore paru dans l'amphithéâtre !

MARCELLINA.

Non, monsieur le marquis... c'est ici leur loge; mais un premier ministre, une personne de distinction comme M. le duc n'arrive jamais qu'au milieu du spectacle.

VALDÉSILLAS.

C'est juste... c'est ici, à Madrid, comme à Paris... et voici une ouvreuse qui s'y entend... la señora...

MARCELLINA.

Thérèse-Marcellina Clavidor... ouvreuse des amphithéâtres depuis le prince de la Paix et le roi Joseph jusqu'au roi actuel, sa majesté Fer, dinand le Bien-Aimé, qui vient de rentrer dans sa capitale. (*Montrant son trousseau de clefs.*) Ces clefs-là ont toujours été au service de tout le monde... le monde comme il faut, s'entend; voici son excellence monsieur le ministre... non vraiment... c'est son bras droit... son affidé... don Emmanuel Pachéco, l'alcade-major.

VALDÉSILLAS.

Autrement dit le préfet de police; homme très-essentiel pour les rois qui reviennent !

SCÈNE II.

VALDÉSILLAS, PACHÉCO.

PACHÉCO. Pas de confusion dans la file des voitures ! que l'ordre, la joie et les alguazils règnent dans la

fête, qu'on en mette dans chaque corridor, dans chaque amphithéâtre, et, s'il se peut, dans chaque loge; je serai partout, et qu'au moindre murmure, au moindre bruit... la moitié de la salle...

VALDÉSILLAS.

Arrête l'autre moitié!

PACHÉCO.

Comme vous dites, monsieur le marquis!

VALDÉSILLAS.

Ce sera amusant.

PACHÉCO.

C'est une représentation extraordinaire, il faut que tout s'en ressent. C'est la première fois, depuis leur retour, que le roi et la reine viennent au combat de taureaux... Il faut un peu chauffer l'enthousiasme et l'amour public; ce qui demande un surcroît de dépense et un déploiement d'autorité.

VALDÉSILLAS.

Je comprends, et je remercie le premier ministre de m'avoir offert une place dans sa loge pour une représentation aussi intéressante.

PACHÉCO.

C'est ne pas perdre de temps... arrivé hier soir de France...

VALDÉSILLAS.

Ah! vous savez!

PACHÉCO.

Je sais tout... par état!... son excellence le duc de Lemos, à qui j'ai rendu d'éminens services, a daigné, par reconnaissance, m'élever à la surveillance générale de la ville de Madrid... moi, qui n'étais autrefois qu'un humble familier de l'inquisition...

VALDÉSILLAS.

Une bonne école, et puis ici, en Espagne, un bel état!

PACHÉCO.

Pour lequel j'ai toujours eu de la vocation... j'étais né alguazil... et curieux... j'avais tellement le désir de m'instruire et d'apprendre quelque chose, haut comme cela... dès que deux personnes parlaient à voix basse... j'écoutais malgré moi...

VALDÉSILLAS.

Et par instinct!

PACHÉCO.

Ce qui me valut dès mon enfance un nombre illimité de rebuffades et de coups de pied dans toutes les directions.

VALDÉSILLAS.

Cela a dû vous former beaucoup!

PACHÉCO.

Certainement! cela exerça, cela ouvrit l'esprit et développe l'intelligence, de manière qu'il m'y a pas aujourd'hui dans Madrid une seule personne dont je ne fisse la biographie détaillée.

Même la mienne!

PACHÉCO.

Je m'en vante, monsieur le marquis de Valdésillas, y Alcaras y Moncada y Bujalaroz, venant de l'ambassade de Paris, où il a passé trois ans,

et s'il faut par ordre de dates énumérer toutes ses fredaines...

VALDÉSILLAS.

Voulez-vous bien vous taire?

PACHÉCO.

J'en dirais bien davantage!

DUO.

VALDÉSILLAS.

Tais-toi! tais-toi! tais-toi!

Maintenant je suis sage,

Les erreurs du jeune âge

Ne sont plus rien pour moi!

La raison est ma loi,

Tais-toi! tais-toi!

Tais-toi!

PACHÉCO.

Pour moi, pour moi,

Parler est mon usage,

J'en sais bien davantage,

Tout savoir est ma loi!

Tout dire est mon emploi!

Mon emploi!

Mon emploi!

Avec volubilité.

J'entends, j'entends!... vous verriez avec peine

Qu'ici l'on connût vos fredaines,

Vu la sévère piété

De notre cour et de sa majesté!

VALDÉSILLAS.

Silence!...

PACHÉCO, continuant.

Et surtout, je le gage,

A cause de ce mariage

Dont il sagit,

A ce qu'on dit,

Entre vous, monseigneur, et la jeune comtesse

De Lemos, la charmante nièce

D'un ministre en crédit.

ENSEMBLE.

VALDÉSILLAS, l'interrompant vivement.

Tais-toi! tais-toi! tais-toi!

Maintenant je suis sage,

Les erreurs du jeune âge

Se dissipent pour moi!

La raison est ma loi!

Tais-toi! tais-toi!

Tais-toi!

PACHÉCO.

Pour moi, pour moi,

Parler est mon usage,

J'en sais bien davantage,

Tout savoir est ma loi!

Tout dire est mon emploi!

Mon emploi!

Mon emploi!

VALDÉSILLAS, souriant.

Tu sais tout! je le vois!

PACHÉCO.

En chef de la police,

Je suis payé pour ça! Par un destin propice,

Et sans compter les fonds secrets,

J'ai vingt mille ducats pour donner des nouvelles...

Et quand je n'en ai pas, j'en fais!

VALDÉSILLAS.

Eh! bien, oui, Pachéco, tes rapports sont fidèles,

Je m'y fie à ta foi, car en tout temps je vous

Que nous soyons bons amis, tous les deux, vous savez

L'on a par correspondance
 Préparé cette alliance
 Dont Séraphine, jusqu'ici,
 Ne sait rien encor, Dieu merci!
 Arrivé d'hier soir, la première entrevue
 Aura lieu ce matin... C'est ici... dans ces lieux
 Que ma charmante prétendue
 Doit se présenter à mes yeux,
 Et même avant de l'avoir vue...
 D'avance... d'avance...

ENSEMBLE.

Je l'aime, je l'aime!
 Mon cœur me le dit,
 Un charme suprême
 Déjà l'embellit!
 Je sens que pour elle
 Mes derniers amours
 Dans mon cœur fidèle
 Dureront toujours!

PACHÉCO,

Il aime, il aime,
 D'un amour subit,
 Un charme suprême, etc., etc.

VALDÉSILLAS.

Mais réponds-moi! réponds!... est-elle
 Aussi vertueuse, aussi belle
 Qu'on le prétend?

PACHÉCO.

Ah! cent fois plus encor

En ses moindres discours la grâce l'accompagne,
 Et ses vertus sont un trésor!...

VALDÉSILLAS.

Et sa dot!... oui, sa dot!...

PACHÉCO.

La plus riche d'Espagne!

ENSEMBLE.

VALDÉSILLAS.

Je l'aime! je l'aime!
 Mon cœur me le dit.
 Un charme suprême
 Déjà l'embellit, etc., etc.

PACHÉCO.

Il l'aime, il l'aime
 D'un amour subit!
 Un charme suprême
 Soudain l'embellit, etc., etc.

VALDÉSILLAS.

Et le duc de Lemos, son oncle, premier ministre,
 est-il toujours aussi rigide, aussi sévère, aussi
 intraitable... (*se reprenant*) je veux dire aussi
 pieux, aussi monarchique? Il disait autrefois à
 chaque mot : l'autel et le trône!

PACHÉCO.

Il est bien changé! depuis qu'il est premier
 ministre, il dit : le trône et l'autel... Voici son
 excellence!

SCENE III.

VALDÉSILLAS, LE DUC DE LÉMOS, PACHÉCO.

LE DUC.

Le premier au rendez-vous, mon cher marquis,
 c'était de lui; la reine, à qui nous venons de pré-

senté nos hommages, a retenu quelque temps ma
 nièce dans sa loge... rassurez-vous, elle va nous
 être rendue!

VALDÉSILLAS.

Monsieur le duc comprend mon impatience!...

LE DUC.

Certainement! mais vous comprenez que la
 reine... que sa majesté...

VALDÉSILLAS.

C'est trop juste! le trône avant tout!

LE DUC.

Le trône et l'autel, monsieur!...

VALDÉSILLAS.

C'est ce que j'allais dire... monsieur le duc...

PACHÉCO.

Et c'est ce que nous disons tous.

LE DUC.

Ah! c'est toi! Pachéco!

PACHÉCO.

Oui, excellence!

LE DUC.

A-t-on pensé, à la sortie du spectacle, aux voi-
 tures et aux piétons?

PACHÉCO.

Oui, excellence!

LE DUC.

Il faut souvent si peu de chose pour occasion-
 ner de grands malheurs!

VALDÉSILLAS.

Sans doute!... un piéton renversé...

LE DUC.

Peut effrayer les chevaux et mettre en danger
 la vie du noble personnage qui se trouve dans la
 voiture!

PACHÉCO.

Monseigneur voit de haut.

LE DUC.

Je ne vois jamais que comme cela! je m'at-
 tache aux sommités, et je ne sors pas de là!

PACHÉCO.

Grand ministre!

VALDÉSILLAS.

Haute portée!

PACHÉCO.

Vues supérieures!

LE DUC.

Tu me flattes, Pachéco... mais je te pardonne,
 parce que tu es sincère et que tu m'es dévoué

PACHÉCO, *s'inclinant*.

Ah! monseigneur...

LE DUC.

Oui, marquis, c'est un ancien serviteur de la
 famille à qui nous avons les plus grandes obliga-
 tions, vous tout le premier.

VALDÉSILLAS.

Comment cela?

PACHÉCO, *voulant l'empêcher de parler*.

Monseigneur, de grâce...

LE DUC.

Non, mon cher, quand votre modestie devrait
 en souffrir... (*A Valdésillas*) Imaginez-vous que,
 lors de la guerre d'invasion, où périt toute ma fa-

mille, lorsque l'usurpateur entra en Espagne, je partis prudemment pour le Mexique, et quelque temps après, mon frère, qui était resté pour combattre et qui avait été blessé mortellement à Saragosse, confia à ce fidèle serviteur sa fille Séraphine, notre seule héritière, et une somme d'argent considérable qu'il ne tenait qu'à lui de regarder comme sienne et de dépenser pour son compte, car nos biens étaient confisqués, nos jours proscrits et nous ne devons jamais revenir. Eh bien ! non, cette somme dont lui seul avait le secret, il la consacra tout entière à l'éducation de cette jeune fille...

PACHÉCO, *confus.*

Monseigneur...

LE DUC.

Qu'il fit élever en France sous un nom supposé, avec d'autres jeunes personnes, dans un couvent respectable, où elle reçut une éducation digne de son nom et de ses aïeux.

PACHÉCO.

Ah ! monseigneur.

LE DUC.

Pendant quinze ans il ne la perdit pas de vue ; c'est lui qui me l'a dit, et Séraphine me l'a confirmé.

PACHÉCO.

Elle a eu cette bonté-là ?

LE DUC.

Et quand je suis rentré en Espagne, quand le roi m'a rendu mes biens, mes titres, mes honneurs, le fidèle serviteur s'est hâté de me ramener Séraphine, et c'est à son généreux dévouement que je dois une nièce et vous une épouse.

PACHÉCO.

Je suis confus, monseigneur, car ce que j'ai fait est si peu de chose...

VALDÉSILLAS.

Non pas, il doit être récompensé.

PACHÉCO.

Je le suis déjà par le bien même... qui en est résulté pour moi.

LE DUC.

Et pour nous.

PACHÉCO.

Je demanderai seulement une faveur à votre excellence, c'est de lui présenter la sénora Gonzalès, Pachéco ma femme, qui doit quêter demain dans les principales maisons de Madrid.

LE DUC.

Ah ! c'est vrai, Pachéco, tu es marié.

PACHÉCO.

De la semaine dernière.

LE DUC, à Valdésillas.

Voici dona Séraphine !

SCENE IV.

VALDÉSILLAS, LE DUC, JUDITH en costume de cour, PACHÉCO.

LE DUC.

Ma nièce, venez que je vous présente un jeune gentilhomme que vous ne connaissez pas encore,

et qui demande à vous offrir ses hommages, M. le marquis de Valdésillas !

Mouvement de Judith.

VALDÉSILLAS, *s'inclinant.*

Oui, belle sénora. (*Levant les yeux et la regardant.*) C'est singulier, c'est étonnant...

LE DUC.

Qu'avez-vous donc ?

VALDÉSILLAS.

Rien ; c'est la première fois que j'ai l'honneur de voir dona Séraphine, et ces traits charmans ne me semblent pas inconnus.

LE DUC.

En vérité !

VALDÉSILLAS.

Je ne peux pas me rappeler où j'ai vu une coupe de physionomie à peu près pareille. (*Vivement.*) Si vraiment, j'y suis !

JUDITH, *gravement.*

Il faudrait que M. le marquis nous instruisît...

VALDÉSILLAS, *appuyant sur ce dernier mot.*

Nous instruisît... (*riant*) cette personne-là n'a jamais connu de subjonctif en sa vie.

JUDITH.

Daignez nous expliquer...

VALDÉSILLAS, *au duc.*

Cela n'en vaut pas la peine... une légère ressemblance entre la sénora et une personne que je ne veux pas nommer.

LE DUC.

Et pourquoi donc ?

VALDÉSILLAS.

Pour des raisons !

JUDITH.

Que nous désirons connaître.

VALDÉSILLAS.

Jusqu'à la voix aussi qui a quelque rapport... presque rien, un effet de l'imagination. Il y a dans certaines classes des personnes à qui il devrait être défendu de ressembler à des gens comme il faut. Il est vrai que c'est en France.

PACHÉCO.

On ne le permettrait pas en Espagne.

LE DUC.

Eh bien ! voyons enfin, quelle est cette personne ?

VALDÉSILLAS.

Une petite danseuse de l'opéra de Paris.

PACHÉCO, *à part.*

Ah ! mon Dieu !

LE DUC, *avec indignation.*

Par exemple !

JUDITH, *d'un air dédaigneux*

M. le marquis connaissait donc ces personnes-là ?

VALDÉSILLAS, *vivement.*

Du tout ! j'ai dit que je croyais trouver quelque ressemblance, et décidément il n'y en a aucune. J'ai pu aisément me tromper, je voyais si peu ces dames, et toujours de si loin !

JUDITH, *à part.*

Le menteur !

On entend un appel de trompettes en dehors.

LE DUC.

C'est le roi qui entre dans sa loge.

Les rideaux du fond s'ouvrent; on aperçoit dans le lointain l'extrémité opposée du cirque, des gradins en amphithéâtre et chargés de spectateurs.

CHOEUR en dehors.

Le roi !... le roi !...

A lui nos vœux et notre foi !

Vive le roi !

Valdésillas et le Duc se tiennent près de la balustrade, debout et la tête découverte. Ils s'inclinent pour saluer le roi.

LE DUC.

Le roi nous a salué. Ma nièce, ne venez-vous pas ? le coup d'œil est magnifique.

JUDITH.

Je suis à vous ; je voudrais parler à Pachéco. *(L'amenant au bord du théâtre pendant que le duc et Valdésillas, assis au fond, torquent les spectateurs.)* Un mot, seigneur alcade !

PACHÉCO.

Sénora !

JUDITH, à demi-voix.

Tout le monde à Madrid obéit à l'alcade major, et j'entends que l'alcade soit à mes ordres, sinon je parle.

PACHÉCO.

Par pitié !

JUDITH.

Si non je dis que le fidèle Pachéco a gardé pour lui les cinquante mille piastres de mon père et m'a abandonnée pendant quinze ans, moi, pauvre orpheline, aux soins d'une portière qui m'a mise à l'Opéra...

PACHÉCO.

Silence !

JUDITH.

Cela dépend de toi. Quels renseignemens as-tu recueillis ? qu'est devenu ce jeune homme ?

PACHÉCO.

Voici mes notes ; M. Arthur de Villefranche...

JUDITH, avec émotion et à part.

Arthur ! *(Haut.)* C'est bien cela.

PACHÉCO.

Déshérité par son oncle le cardinal, qui est mort ; il a quitté Paris, suivi l'armée française, s'est battu en Catalogne sous le maréchal Moncey...

JUDITH.

Après ?

PACHÉCO.

Blessé...

JUDITH, vivement.

Dangereusement ?

PACHÉCO.

Non. Nommé capitaine, puis aide-de-camp du prince...

JUDITH.

Et maintenant ?

PACHÉCO.

Avec lui sans doute à Madrid.

JUDITH, avec joie.

A Madrid ! quelle rue ? quel hôtel ?

PACHÉCO.

Je l'ignore.

JUDITH.

Il faut le savoir.

PACHÉCO.

A quoi bon ?

JUDITH.

Je le veux.

PACHÉCO.

Vous le saurez.

JUDITH.

Et or que je t'ai donné, tu le lui porteras sans qu'il sache d'où cela vient.

PACHÉCO.

Un tel présent...

JUDITH.

Ce n'en est pas un, c'est une dette... et ne t'avise pas de faire comme pour les piastres paternels !...

PACHÉCO.

Je suis riche maintenant.

JUDITH.

Et honnête homme ?

PACHÉCO.

Je n'ai plus que cela à faire.

On entend des fanfares bruyantes, et Judith va se placer au fond de la loge auprès du duc; Valdésillas est debout derrière elle et lorgne.

CHOEUR, en dehors.

A la gloire, à l'honneur fidèles,
Marchez, marchez, beaux cavaliers
Pour briller aux yeux de vos belles,
Lancez vos rapides coursiers !
VALDÉSILLAS à JUDITH, lui montrant le cirque.
Voilà le combat qui commence,
Voyez ce léger picador !

LE DUC, regardant aussi.

Joyeux, dans l'arène il s'élançe
Couvert de son beau manteau d'or.

JUDITH.

Oui, dans les airs s'agite et vole
La pourpre de sa banderolle.

PACHÉCO, regardant aussi.

Et du drapeau qui s'éblouit
Le taureau s'irrite et mugit !

CHOEUR.

A la gloire, à l'honneur fidèles,
Marchez, marchez, beaux cavaliers ! etc., etc., etc.

LE DUC, regardant toujours dans le cirque.

Mais voyez donc !... voyez ! que veut dire cela ?

Tous les regards vers nous se tournent.

PACHÉCO.

Prenez garde !

C'est nous, monseigneur, qu'on regarde !

VALDÉSILLAS.

Non vraiment, c'est la sénora.

Dès qu'on l'a vu paraître, elle a fait la conquête

De ce peuple enchanté !

Voyez-vous ? chaque lorgnette

Se dirige de ce côté !

LE DUC.

Écoutez... écoutez... mon oreille fidèle

Ne m'a pas abusé !... parmi les spectateurs

Quelqu'un tout haut s'est crié : C'est elle !

C'est elle !

Entendez vous quelles rumeurs ?

PACHÉCO, se penchant et regardant.

C'est un jeune homme... on veut qu'il s'asseye, il menace.

LE DUC, se levant.

Quoi ! troubler le spectacle... ici le roi présent !

C'est manquer de respect... une pareille audace
Doit avoir un prompt châtement.
Voyez donc, Pachéco ! qu'on l'arrête à l'instant !
Pachéco sort par la porte à gauche, qu'il laisse ouverte.
VALDÉSILLAS, LE DUC, JUDITH, et LE CHOEUR en
dehors.

Quel bruit et quel tapage !
Sur lui quelle clameur !
Ah ! c'en est fait, l'orage
Eclate avec fureur !

JUDITH, regardant du côté du cirque.
Dans l'arène il se jette au péril de sa vie.
Voyez... ni les pieds des coursiers,
Ni la lance des cavaliers,
Ni le taureau dans sa furie,
Rien ne l'arrête !... il court.

LE DUC.
Il s'élançe éperdu

Vers cette estrade...
VALDÉSILLAS, allant regarder aussi.
Et puis, tout-à-coup disparu,
Nous ne le voyons plus !

CHOEUR.

Quel bruit et quel tapage !
Sur lui quelle clameur !
Ah ! c'en est fait, l'orage
Eclate avec fureur !

SCENE V.

LES MÊMES, ARTHUR, se précipitant pâle et en dés-
ordre par la porte que Pachéco a laissée ou-
verte.

ARTHUR.
C'est elle ! c'est elle... j'en suis sûr !
Je la verrai...

JUDITH et VALDÉSILLAS, chacun à part.
Grands dieux ! Arthur !...

LE DUC, à Arthur.

D'où vous vient une telle audace ?
Entrer ainsi chez moi !... dans ma loge !...

ARTHUR, trouble.

De grâce,

Excusez-moi !... pardonnez-moi !
La voilà !... je la voi...

Courant à elle.

Judith !... Judith !... le ciel vous rend donc à mes vœux !

JUDITH, froidement.

Que voulez-vous de moi, monsieur ?...

ARTHUR, hors de lui.

Ce que je veux !
Avec désespoir.

Ce que je veux !

ENSEMBLE.

ARTHUR.
Je sens dans mon ame oppressée
Se glisser le froid du trépas !
Judith ! toi, ma seule pensée,
Judith, ne me reconnais pas !

JUDITH.

Tourment dont je suis oppressée !
Je ne puis voler dans ses bras !
C'est lui !... lui, ma seule pensée,
Que je dois méconnaître, hélas !

LE DUC et VALDÉSILLAS.

Oui, c'est l'objet de sa pensée,
Qu'il cherche, et qu'il ne trouve pas ;

Et dans son ardeur insensée,
Partout il croit la voir, hélas !
ARTHUR, s'avançant et apercevant Valdésillas.
Valdésillas !...

VALDÉSILLAS.

Moi-même ! et je comprends sans peine
Une pareille erreur : ce fut aussi la mienne.
La ressemblance a produit, je le voi,
Même effet sur vous que sur moi.

En riant.

C'est dona Séraphine, une noble comtesse !

ARTHUR.

Que dites-vous ?...

VALDÉSILLAS, à demi-voix.

Du ministre la nièce,

De plus ma prétendue !...

JUDITH, à part.

O ciel !

ARTHUR, s'inclinant avec respect.

Pardon ! pardon !

Madame... j'ai cru voir l'objet de ma tendresse,
Et cette image enchanteresse
Pouvait, vous le voyez, égarer ma raison !

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Je sens dans mon ame oppressée
Se glisser le froid du trépas.
Unique objet de ma pensée,
O Judith ! je te perds, hélas !

JUDITH.

D'effroi mon ame est oppressée ;
Le malheur s'attache à mes pas.
C'est lui ! lui, ma seule pensée.
Je ne puis voler dans ses bras.

LE DUC et VALDÉSILLAS.

Oui, dans son ardeur insensée
Partout il croit la voir, hélas !

Oui, c'est l'objet de sa pensée,
Qu'il cherche et qu'il ne trouve pas.

SCENE VI.

LES MÊMES, PACHÉCO, rentrant avec des alguasiles
qui restent à la porte.

PACHÉCO, montrant Arthur.

Qu'on l'arrête !

JUDITH.

Non pas !... qu'il soit libre, au contraire !

Le Duc et Pachéco font un geste.

Pour une erreur involontaire

Mon oncle ne saurait conserver de courroux !

A Arthur, avec dignité.

Et nous vous pardonnons, monsieur ; retirez-vous !

ARTHUR, à part et avec douleur.

Eh quoi !... c'était une chimère...

Adieu, je sors.

Il fait quelques pas, puis revient, et s'adressant à Judith
avec amour.

Judith ! Judith !... n'est-ce pas vous ?...

JUDITH, cherchant à réprimer son émotion.

Monsieur, je vous l'ai dit... votre erreur me fait peine.
Ce n'est pas moi !... sortez !...

ARTHUR, avec colère.

Oui, oui ! je partirai,

Et, puisque mon espérance est vaine,
Loin de ces murs pour jamais je fuirai !

JUDITH, vivement et bas à Pachéco.

De Madrid empêchez qu'il ne sorte !

PACHÉCO, *de même.*
 Et pourquoi ?
 JUDITH.
 Je le veux.
 PACHÉCO.
 Et comment ?
 JUDITH.
 Peu m'importe.
 Il le faut, ou je parle !...
 PACHÉCO, *à part.*
 O ciel ! (*À Judith.*) J'obéirai.
 ENSEMBLE.
 ARTHUR.
 Adieu, si douce image
 Gravée en traits de feul
 Adieu, tout mon courage
 Et mon bonheur, adieu !
 Adieu !...

LE DUC et VALDÉSILLAS.
 Entre nous, je l'engage
 À faire un autre vœu :
 A cette douce image
 Il peut bien dire adieu !
 Adieu !...
 JUDITH, regardant Valdésillas.
 O fatal mariage !
 Ah ! s'il faut qu'il ait lieu,
 Adieu, tout mon courage.
 Et mon bonheur, adieu !
 Adieu !...
 PACHÉCO.
 Il faut, en homme sage,
 Obéir à ce vœu,
 Sinon, voici l'orage,
 Et ma fortune, adieu,
 A dieu !...

Arthur sort par la porte à droite. La toile tombe.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Un riche salon dans l'hôtel du duc de Lemos.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUDITH, seule, assise et rêvant.

RÉCITATIF.

Je l'ai revu !... c'est lui... c'est lui que j'ai revu !
 A mon amour enfin il est rendu !

AIR :

Jours de bonheur, jours de plaisir,
 Où mon amour était ma vie ;
 Temps heureux que mon cœur envie,
 Vous revenez en souvenir !
 De revoir l'ami de mon choix
 J'avais dû perdre l'espérance ;
 Mais sa tendresse et sa présence,
 Je retrouve tout à la fois !
 Jours de bonheur, jours de plaisir, etc., etc.

Je revois encor ce théâtre
 Témoin de mes premiers essais ;
 J'entends le public idolâtre
 Applaudissant à mes succès ;

Simple bayadère,
 Ou nymphe légère
 Effleurant la terre,
 D'un pas amoureux,
 Je pose avec grâce,
 Et par chaque passe
 Les cœurs sur mes traces
 Ont suivi les yeux.

Dieu ! qu'ai-je dit ? Je dois me taire :
 Noble dame et riche héritière,
 Je ne dois briller qu'à la cour ;
 Oui, j'y consens, je serai fière
 Si l'on me laisse mon amour.

Mais s'ils voulaient, dans leur rigueur extrême,
 Me priver de celui que j'aime,
 J'abandonne tout pour jamais !
 Je redeviens ce que j'étais !

Simple bayadère,
 Ou nymphe légère
 Effleurant la terre, etc., etc.

SCÈNE II.

JUDITH, LE DUC

JUDITH.

Mon oncle, le ministre... (*À part.*) Quel air
 sombre et embarrassé ! Est-ce que, par hasard, il
 s'occuperait des affaires publiques ?

LE DUC, levant les yeux et apercevant Judith.

Ma nièce, approchez ! J'ai vu hier soir sa majesté,
 qui m'a dit : Duc de Lemos, j'ai fixé à demain le
 mariage de votre nièce et du marquis de Valdésillas.

JUDITH.

Et vous lui avez répondu... ?

LE DUC.

Le roi avait parlé !

JUDITH.

Mais moi, mon oncle ?

LE DUC.

Le roi l'a dit !

JUDITH.

Je n'en doute pas ; mais si le marquis de Valdésillas ne me convenait pas ?

LE DUC.

Il convient au roi sous tous les rapports !

JUDITH.

Même sous celui de ses principes.

LE DUC.

C'est surtout la pureté, je dirai presque la sainteté de ses mœurs, qui a décidé sa majesté en fa-

veur de M. de Valdésillas ; car, de ce côté-là, il n'y a qu'une voix sur son compte

JUDITH, à part.

La sienne, peut-être. (*Haut.*) Mais si le roi savait...

LE DUC.

Le roi sait tout.

JUDITH.

Ah ! si je pouvais donner des preuves !

LE DUC.

Et lesquelles ? d'où les tenez-vous ? Parlez ; je serai le premier à les soumettre à mon souverain.

JUDITH, à part.

Et être obligée de se taire ! (*Haut.*) Je voulais vous prier seulement de différer.

LE DUC.

Comme oncle, comme premier ministre et comme Castillan, quand j'ai dit : Je veux ! il faut obéir sur-le-champ.

JUDITH, à part.

Je ne le sais que trop.

LE DUC

Car, quoi qu'il arrive, je ne change jamais d'idées, jamais !

JUDITH, à part.

Je crois bien ! pour en changer, il en faut au moins deux.

LE DUC.

Ce soir donc le mariage ? Que nous veut Pachéco ?

SCENE III.

LES MÊMES, PACHÉCO.

Je souhaite le bonjour à son excellence, et lui apporte ses dépêches, ainsi que les rapports de la journée.

LE DUC.

C'est bien !

Pachéco s'approche de Judith, qu'il salue humblement.

JUDITH, à demi-voix.

Eh bien ! ce jeune homme, ce Français, est-il encore à Madrid ?

PACHÉCO.

Oui, senora !

JUDITH.

Il ne l'a pas quitté, comme il le disait ?

PACHÉCO.

Je l'en défie.

JUDITH.

Comment as-tu fait ?

PACHÉCO.

J'ai donné un ordre que votre oncle a signé, ainsi que beaucoup d'autres, par lequel aucun Français ne peut aujourd'hui sortir de Madrid sans une permission spéciale.

JUDITH.

C'est bien !

PACHÉCO.

Cela causera peut-être une révolte.

JUDITH

C'est égal !

LE DUC, regardant les papiers remis par Pachéco.

J'acheverai tout cela après déjeuner, car on n'a pas un moment à soi.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Une charitable dame, une quêteuse demande à voir monseigneur ; la sénora Pachéco.

PACHÉCO.

C'est vrai, ma femme quête ce matin dans les premières maisons de Madrid.

LE DUC.

Je serai enchanté de la voir, car vous ne me l'avez pas encore présentée ; une femme charmante, à ce qu'on dit, une Française

PACHÉCO.

Veuve d'un officier supérieur tué au Trocadéro ! et telle est la force de la sympathie, qu'en la voyant à Madrid pour la première fois il me semblait que je la connaissais et l'aimais déjà !

LE DUC.

On parle avantageusement à la cour de sa vertu et de ses principes.

PACHÉCO.

Vous vous doutez que de ce côté j'ai pris mes informations, et comme par état je sais tout !...

LE DUC.

On ne peut guère te tromper.

PACHÉCO.

Je m'en vante !

LE DUC.

Et si tu surveilles ta femme comme la ville de Madrid...

PACHÉCO.

Mieux encore ! Vous permettez, monseigneur ?

Il va au-devant de Palmyre, qui entre les yeux baissés, tenant à la main une bourse de quêteuse.

SCENE IV.

LES MÊMES, PALMYRE.

QUATUOR.

PACHÉCO, prenant sa femme par la main, et lui montrant le Duc, qui est debout et Judith, qui, pensive, vient s'asseoir sur le devant du théâtre.

Voici le ministre et sa nièce !

Au duc.

Elle manque un peu de hardiesse.

Bas à Palmyre.

Allons, allons, n'ayez pas peur ;

Approchez-vous de monseigneur !

PALMYRE, au duc.

Riches de la terre,

Qu'à vous un instant

Monte la prière

De l'humble indigent

Ame généreuse,

Sensible au malheur,

Voici la quêteuse,

Donnez, monseigneur !

Le Duc lui donne

JUDITH.

Dieu !... cette voix !... est-ce une erreur ?

PALMYRE, lui présentant la bourse et s'arrêtant tout étonnée.

Quoi !... la nièce de monseigneur ?

ENSEMBLE.

JUDITH et PALMYRE, chacune de leur côté.
O surprise !... ô merveille
Qui confond ma raison !
Je ne sais si je veille ;
Est-ce une vision ?
Ressemblance frappante
Et qui me fait frémir !
Aventure étonnante,
Que je n'ose éclaircir !

LE DUC et PACHÉCO.

Jeune, fraîche et vermeille,
Pour cette passion
Je comprends à merveille
Qu'on perde la raison !
Vertueuse et décente,
La voyez-vous rougir ?
De sa grâce touchante
Tu dois t'enorgueillir !
Je dois m'enorgueillir !

JUDITH.

Je veux aussi m'associer, madame,
A ce pieux tribut que votre voix réclame ;
Mon offrande, la voilà !...

Elle met une pièce d'or dans la bourse que lui présente
Palmyre.

PALMYRE, faisant la révérence.

Merci !... merci, senora !

Leurs yeux se rencontrent.

ENSEMBLE.

JUDITH et PALMYRE, à part.

O surprise !... ô merveille
Qui confond ma raison !
Je ne sais si je veille ;
Est-ce une vision ? etc., etc.

LE DUC et PACHÉCO.

Jeune, fraîche et vermeille,
Pour cette passion
Je comprends à merveille
Qu'on perde la raison, etc., etc.

LE DUC.

Je vais finir ces dépêches... et toi ?...

PACHÉCO.

Prendre vos ordres !

LE DUC.

Bien !

PACHÉCO, à Palmyre, qui veut sortir.

Ma femme, attendez-moi !

LE DUC, jetant les yeux sur une lettre qu'il vient d'ouvrir.

Ah ! mon Dieu !

PACHÉCO.

Qu'est-ce donc ?

LE DUC.

Viens, te dis-je, suis-moi !

Le Duc, après avoir salué Palmyre, sort avec Pachéco par la porte du fond.

SCENE V.

PALMYRE, JUDITH.

Après un moment de silence.

PALMYRE, à part.

Ah ! ma frayeur mortelle

Semble encor redoubler !

JUDITH, à part.

Est-ce ou n'est-ce pas elle ?...

Je n'ose lui parler !

S'avançant timidement vers Palmyre et sans la regarder
Senora !

PALMYRE, de même.

Votre altesse ?

JUDITH.

Depuis combien de temps

Êtes-vous à Madrid ?...

PALMYRE, de même.

Depuis combien de temps

De monseigneur êtes-vous nièce ?...

JUDITH.

Palmyre !...

PALMYRE.

Judith !...

ENSEMBLE.

Ah ! plus de déguisemens !

Jours de notre jeunesse !
Jours d'amour et d'ivresse,
Trop heureux souvenirs !
Arrière la noblesse,
Nargue de la richesse,
Et vive le plaisir !

PALMYRE.

C'est toi, Judith ! c'est toi
Qu'à Madrid je revois

Nièce d'un ministre !...

JUDITH.

Et comtesse.

PALMYRE.

Pour de vrai ?...

JUDITH.

Pour de vrai. Tu sauras tout cela ;

Et toi... toi que mon cœur n'a jamais oubliée.

PALMYRE.

Au seigneur Pachéco me voilà mariée !...

JUDITH.

Pour de vrai ?

PALMYRE.

Pour de vrai ! chacun te le dira !

Regardant toutes deux autour d'elles et à voix basse.

Taisons-nous ! taisons-nous !

De la haine qui veille

Redoutons l'oreille

Et les yeux jaloux

Non, non, personne ici.

Jours de notre jeunesse

Jours d'amour et d'ivresse,

Trop heureux souvenir !

Arrière la noblesse !

Nargue de la richesse,

Et vive le plaisir !

Viens ! viens dans mes bras,

Et plus de distance,

L'amour et la danse

N'en connaissent pas.

JUDITH.

Femme de l'alcade major, c'est beau !

PALMYRE.

Oui, une grande fortune, un crédit immense,
une réputation irréprochable, c'est agréable, ça
me change, car je suis dévote.

JUDITH.

Je le vois bien.

PALMYRE.

Il l'a fallu; ici c'est indispensable, c'est un rôle comme un autre.

JUDITH.

Où! mais l'autre?

PALMYRE.

Était plus amusant, et parfois je le regrette.

JUDITH.

En vérité! Eh bien! moi aussi! Il est une époque de ma vie que je ne puis oublier.

PALMYRE.

Tes souvenirs de la rue de Provence!

JUDITH.

Tu l'as dit! je vois toujours cet appartement embelli par lui, décoré par ses soins; et ici, à Madrid, j'ai voulu que mon oratoire fût exactement de même.

PALMYRE.

Impie!

JUDITH.

Non! car j'y prie Dieu en pensant à Arthur.

PALMYRE.

Tu y penses donc encore?

JUDITH.

Toujours!

PALMYRE.

Tu as bien fait de quitter l'Opéra, tu n'y aurais jamais réussi.

JUDITH.

Et tous mes vœux sont comblés: je l'ai revu!

PALMYRE.

Arthur! Il est ici, à Madrid?

JUDITH.

Et juge de mon malheur, je le retrouve le jour même où, par ordre du roi, on va me marier!

PALMYRE.

A qui?

JUDITH.

A un homme religieux et monarchique, un homme que l'on estime à la cour pour ses mœurs exemplaires, le marquis de Valdésillas.

PALMYRE.

Valdésillas! cet ancien perfide... qui m'avait trahi pour Angéla?

JUDITH.

Lui-même.

PALMYRE.

Ah! si je le pouvais, si ce n'était ma nouvelle position, je le démasquerais aux yeux de tous; mais sois tranquille, peut-être encore et sans me compromettre, il serait possible!

JUDITH.

O ma chère Palmyre, si tu peux empêcher ce mariage!...

PALMYRE.

Allons donc! point de remerciemens; c'est comme autrefois, quand il fallait empêcher un début; et entre anciennes camarades, alliance offensive...

JUDITH.

Et défensive... Éloigne-toi, c'est mon oncle.

PALMYRE.

Et mon mari! qu'il ne sache rien! adieu! bien-

tôt je l'espère tu auras de mes nouvelles, mais comment?

JUDITH.

Là... cette porte... l'escalier dérobé.

Palmyre sort.

SCENE VI.

LE DUC, PACHÉCO, JUDITH.

LE DUC.

Comment, Pachéco, une affaire aussi importante, et vous n'en saviez rien?

PACHÉCO.

Pas plus que vous, monseigneur, qui êtes le ministre!

LE DUC.

Moi! c'est différent, je sais les choses quand vous me les dites!

PACHÉCO.

Et moi quand on me les apprend.

LE DUC.

Et c'est une lettre du roi qui nous prévient de ce duel!

JUDITH.

Un duel, monseigneur?

LE DUC.

Qui a eu lieu ce matin, pour opinion politique, entre M. de Valdésillas, ton prétendu, et un officier français qui l'a provoqué.

JUDITH.

Un Français?

LE DUC.

Un de nos alliés; c'est du plus mauvais exemple! Aussi le prince généralissime est furieux; on parle de faire passer le coupable à un conseil de guerre, et de là, condamné, fusillé; que sais-je?

JUDITH.

O ciel!

LE DUC.

Il n'y a qu'une difficulté, c'est de l'arrêter: le roi veut que je le trouve sur-le-champ, et j'en ai donné l'ordre exprès à Pachéco, dont c'est le devoir.

PACHÉCO.

Où! monseigneur, et dès que je le connaîtrai.

LE DUC, lui donnant un papier.

Vous avez là son signalement, son rang, son grade.

PACHÉCO, lisant.

« Comte Arthur de Villefranche... »

JUDITH.

O! ciel!

LE DUC.

Je vous ordonne de vous en emparer.

JUDITH, à demi-voix.

Et moi je te le défends!

LE DUC.

Il y va de votre fortune.

JUDITH, à demi-voix.

Il y va de votre tête; je dirai tout.

PACHÉCO.

Voilà la police qui ne sait plus que faire, et qui se trouve elle-même arrêtée dans l'exercice de ses fonctions.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR, *parlant au fond à la cantomade.*

Visible ou non, je lui parlerai, j'en ai le droit: je suis aide-de-camp du prince.

LE DUC.

Qu'y a-t-il donc?

JUDITH, *à part.*

Grand Dieu!

PACHÉCO, *à demi-voix.*

C'est lui!

JUDITH, *de même.*

Du silence.

ARTHUR.

Je viens vous demander, monseigneur, comment il se fait que nous autres Français, vos alliés, qui sommes venus vous secourir, nous soyons prisonniers dans Madrid, et que nous ne puissions en franchir les portes.

LE DUC.

Qui a dit cela?

ARTHUR.

Un ordre donné et signé par vous ce matin.

LE DUC.

Je n'en savais rien! Foi de Castillan, ce Pachéco ne fait aujourd'hui que des maladresses, n'est-il pas vrai, ma nièce?

ARTHUR, *se retournant et apercevant Judith.*

Votre nièce! Pardon, senora, de me présenter pour la seconde fois devant vous d'une manière aussi brusque et aussi impolie.

LE DUC.

En effet, c'est ce jeune homme d'hier.

ARTHUR.

Oui, monseigneur, il m'est impossible de rester plus long-temps dans cette ville, j'y suis trop malheureux, et comme on ne peut sortir de Madrid sans une permission spéciale, je viens la demander à votre excellence.

JUDITH, *vivement.*

Qui vous l'accordera, monsieur.

LE DUC.

Certainement.

PACHÉCO, *voulant le retenir.*

Permettez...

JUDITH, *lui faisant signe de se taire.*

Silence!

PACHÉCO, *à demi-voix.*

Il va faire une bêtise.

JUDITH.

N'allez-vous pas en être jaloux?

LE DUC, *prêt à écrire, s'adressant à Arthur.*

Et c'est à cause de l'aventure d'hier que vous quittez Madrid: cette ressemblance vous frappe donc bien encore?

ARTHUR.

Plus que jamais, et maintenant que j'ai perdu tout espoir, je n'y survivrai pas.

JUDITH.

Et pourquoi donc, monsieur? pourquoi désespérer de la retrouver?... Partez, partez aujourd'hui, et puissiez-vous réussir dans vos recherches! je le désire autant que vous, ne fût-ce que pour juger par moi-même d'une ressemblance si extraordinaire.

LE DUC.

Y pensez-vous, ma nièce? voir une pareille femme?

ARTHUR.

N'achevez pas, monsieur! je ne vous la laisserais pas outrager impunément...

JUDITH, *l'interrompant.*

Pardon, monsieur, vous semblez désirer promptement cette permission, et mon oncle allait l'écrire.

LE DUC.

Très-volontiers! quel est votre grade?

ARTHUR.

Aide-de-camp du général français, je vous l'ai dit.

LE DUC.

Et votre nom?

JUDITH.

O! ciel! (*bas à Arthur*) ne le dites pas.

ARTHUR.

Et pourquoi donc? je ne l'ai jamais caché! le comte Arthur de Villefranche.

QUINTETTE.

TOUS.

Arthur, Arthur!...

ARTHUR.

D'où vient cette surprise extrême?

TOUS.

Arthur! Arthur!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VALDÉSILLAS.

VALDÉSILLAS.

Oui, vraiment c'est lui-même.

LE DUC, *à Arthur.*

Au nom de votre général,

Votre épée...

ARTHUR, *surpris.*

Et pourquoi?...

JUDITH.

Pour ce combat fatal

Avec Valdésillas!...

VALDÉSILLAS, *riant.*

Oui, pour une grisette

Qui lui fut enlevée... une franche coquette!

ARTHUR, *avec colère*

Monsieur!...

VALDÉSILLAS, *de même.*

Et même encor pour elle il prétendait

M'empêcher d'épouser madame!

LE DUC et JUDITH.

Et la raison ?...

ARTHUR, *voulant l'empêcher de parler.*

Monsieur !...

VALDÉSILLAS.

C'est qu'elle ressembloit

A l'ancien objet de sa flamme !

J'ai ri de sa folie...

ARTHUR.

Et vos traits outrageans..

VALDÉSILLAS

Ont fait naître un combat...

ARTHUR.

Que j'entends bien reprendre !

LE DUC.

Jamais !...

ARTHUR, *à Valdésillas.*

Et qui pourrait entre nous le suspendre ?

JUDITH, *s'approchant de lui, et à voix basse.*

Moi, moi, qui vous le défends...

Arthur la regarde d'un air étonné.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

O trouble que je ne puis rendre !

Moment de tourment et d'espoir !

C'est elle que je crois entendre !

C'est elle que j'ai cru revoir !

VALDÉSILLAS.

Delire qu'on ne peut comprendre !

Être amoureux et sans espoir !

Soupirer et toujours attendre !

Ah ! je n'y puis rien concevoir !

LE DUC.

A la prison il faut vous rendre !

Ainsi l'ordonne mon devoir.

De son cœur on doit se défendre

Lorsqu'en main on a le pouvoir !

JUDITH.

O trouble que je ne puis rendre !

Pour le sauver aucun espoir !

Comment pourrais-je le défendre ?

Faudra-t-il donc ne plus le voir !

PACHÉCO.

Ah ! je ne sais quel parti prendre ;

Je tremble ici pour mon pouvoir,

Et je ne sais lequel entendre,

Ou de la crainte, ou du devoir.

Arthur sort emmené par des gardes.

VALDÉSILLAS.

Le roi daigne signer au contrat

Venez, il nous attend...

JUDITH.

O sort contraire !

Pour rompre cet hymen, mon Dieu, que puis-je faire ?...

Palmyre ne vient pas.

SCENE IX.

LES MÊMES, PALMYRE, *entr'ouvrant la porte de l'escalier dérobé et passant à Judith un petit paquet de lettres.*

PALMYRE.

Me voici !...

JUDITH, *à voix basse et serrant la main de Palmyre.*

Ma camarade, merci !

Palmyre referme la porte doucement et disparaît ; Judith s'avance lentement vers le duc et vers Valdésillas.

Un tel hymen, je vous le jure

D'avance comblait tous mes vœux.

Montrant Valdésillas.

J'aimais son ame noble et pure,

J'aimais ses sentimens pieux !

LE DUC.

Voilà pourquoi sa majesté l'honora !

JUDITH.

Oui, je croyais, ainsi que notre roi,

A ses vertus comme à sa foi :

Car il jurait...

VALDÉSILLAS.

Et je le jure encore...

JUDITH.

N'avoir jamais aimé que moi !

VALDÉSILLAS.

Et mon amour le jure encore.

JUDITH, *remettant au duc le paquet de lettres.*

Tenez !...

VALDÉSILLAS, *étonné.*

Que veut-dire cela ?...

JUDITH.

Vous connaissez sa main... tout haut vous pouvez lire.

LE DUC, *lisant l'adresse de plusieurs.*

« A mademoiselle Palmyre,

» Premier sujet de l'Opéra ! »

ENSEMBLE.

JUDITH.

Enfin je respire !

Tout vient nous sourire !

Il ne sait que dire

Et baisse les yeux !

au Duc.

Voilà ce saint homme

Que le roi renomme !

Voyez, voyez comme

Il est vertueux !

VALDÉSILLAS.

Que diable veut dire

Ce nom de Palmyre

Qui vient m'interdire ?

Je tremble à ses yeux !

Pour un gentilhomme

Que le roi renomme,

Voyez, voyez comme

L'amour est fâcheux !

LE DUC.

Eh ! mais que veut dire

Ce nom de Palmyre

Qui soudain m'inspire

Un soupçon affreux ?

Voilà ce saint homme

Que chacun renomme !

Voyez, voyez comme

Il est vertueux !

PACHÉCO, *riant et se frottant les mains.*

Il ne sait que dire ;

Cela me fait rire,

Et de son martyre

Je suis tout joyeux.

Voilà ce saint homme

Que chacun renomme !

L'on va savoir comme

Il est vertueux.

LE DUC, *lisant une lettre qu'il vient d'ouvrir.*

« Mon ame en peine,

» Cherchant le jour,

» Chaque semaine

» Changeoit d'amour !

» J'aimai Constance,

» J'aimai Laurence,
 » J'aimai Clara,
 » Et Maria,
 » Et Pamela,
 » Et tous les a
 » De l'Opéra.
 » Mais, ô Palmyre,
 » Pour tes attraits
 » Mon cœur soupire
 » A tout jamais. »

LE DUC.

Ah ! qu'ai-je lu !

JUDITH.

Qu'ai-je entendu !

VALDÉSILLAS.

Permettez, monseigneur !...

JUDITH.

Ah ! c'est votre écriture.

LE DUC.

Oui, marquis, c'est votre écriture.

JUDITH, *feignant de pleurer.*

Pour mon malheur, je n'en saurais douter.

VALDÉSILLAS,

J'en conviens !...

TOUS.

Il l'ayone !...

VALDÉSILLAS.

Et pourtant je vous jure...

JUDITH, *au duc.*

Lisez toujours !...

VALDÉSILLAS, *voulant parler.*

Non pas !...

JUDITH.

Ah ! daignez écouter !

LE DUC, *qui a pris une autre lettre.*

» Ah ! si, plus tendre,
 » Tu veux m'entendre
 » D'un air plus doux,
 » Bonheur suprême,
 » Et dont Dieu même
 » Serait jaloux ! »

JUDITH.

Ah ! quelle impiété !

LE DUC, *prenant une autre lettre.*

« A toi mon ame,
 » Et qu'on me blâme
 » En mes desseins !
 » Mon cœur sensible

» Nargue la Bible
 » Et tous les saints !... »
 Ah ! c'est trop fort !...

JUDITH.

Oser parler de mariage
 Quand on écrit ces choses-là
 Aux danseuses de l'Opéra !
 Pour mon amour c'est un outrage
 Qui doit tout finir entre nous :
 Sortez, monsieur ! retirez-vous !

VALDÉSILLAS.

Oui, j'ai fait preuve d'inconstance ;
 Mais j'ai vécu long-temps en France.
 Est-ce ma faute si j'ai pris
 Les habitudes du pays ?

ENSEMBLE.

JUDITH.

Oser parler de mariage
 Quand on écrit ces choses-là
 Aux danseuses de l'Opéra !
 Pour mon amour c'est un outrage
 Qui doit tout finir entre nous :
 Sortez, monsieur ! retirez-vous !

LE DUC.

Oser parler de mariage
 Quand on écrit ces choses-là
 Aux danseuses de l'Opéra !
 Pour son amour c'est un outrage
 Qui doit tout finir entre vous :
 Sortez, monsieur ! retirez-vous !

VALDÉSILLAS.

Quel mal, avant le mariage,
 D'avoir écrit ces choses-là
 Aux danseuses de l'Opéra !
 A la beauté c'est rendre hommage,
 Et je ne vois pas, entre nous,
 Qui peut causer votre courroux !

PAGNÈCO.

Oser parler de mariage
 Quand on écrit ces choses-là
 Aux danseuses de l'Opéra !
 Pour monseigneur c'est un outrage
 Qui doit exciter son courroux :
 Sortez, monsieur ! retirez-vous !

*Valdésillas veut encore parler à Judith, qui le repousse.
 Le Duc lui fait signe de sortir. La toile tombe.*

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME.

Même décor qu'au second acte. A droite une madone.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUDITH, PALMYRE.

JUDITH.

Eh bien, quelle nouvelle ?

PALMYRE, *s'avançant mystérieusement.*

Sommes-nous seules ?

JUDITH.

Eh oui, dans mon oratoire, où personne ne
 viendra nous déranger.

PALMYRE, *regardant autour d'elle.*

En effet, on se croirait encore dans la rue de
 Provence, si ce n'était cette sainte Madone qui
 nous ramène en Espagne.

JUDITH, *avec impatience.*

Eh bien, Valdésillas !

PALMYRE.

Il était furieux ; et, par mon mari, qui sait tout,
 je sais qu'hier, dans son dépit, il a quitté Madrid !

Tant mieux !

JUDITH.

PALMYRE

Tant pis ! lui seul aurait pu parler en faveur d'Arthur, qu'on accuse de duel politique et d'opinions exaltées.

JUDITH.

Est-ce qu'il y aurait du danger ?

PALMYRE.

Il paraît qu'il y en a toujours ici, à ce que dit mon mari, parce qu'en Espagne on vous condamne d'abord, et puis quelquefois on vous juge après ! Et depuis hier surtout qu'Arthur est en prison, cela va mal pour lui ; à tout ce qu'on lui demande il ne répond qu'en parlant de toi ou de Judith, car tout cela se confond dans sa tête.

JUDITH.

Il y a de quoi !

PALMYRE.

Un Espagnol croirait au diable ; mais lui ne croit qu'en toi... Il veut te voir ; il réclame sa liberté ; il soutient qu'on n'a pas le droit de la lui ravir... Enfin les opinions les plus séditeuses, à ce que dit mon mari. Hier encore, dans l'interrogatoire qu'on lui faisait subir au nom du roi, il a déclaré se moquer du roi Ferdinand

JUDITH.

O ciel !

PALMYRE.

Il l'a signé au procès-verbal ; ton oncle l'a vu, et, depuis ce moment, il regarde ce Français comme un réprouvé. Et maintenant, pour faire entendre raison à ce vieux Castillan, quel moyen trouver ?

JUDITH.

Pachéco, ton mari, en trouvera, car je l'ai menacé de tout avouer à mon oncle s'il ne réussit pas à sauver Arthur.

ENSEMBLE.

Bartons ! partons ! car je crois les entendre ;

Mon { cœur me } dit ici
Son { cœur lui } dit ici

Que c'est lui.

Sans nous montrer, sans nous laisser surprendre,

De loin veillons toujours

Sur ses jours !

C'est ainsi qu'en notre Castille

Le mytère en nos amours brille,

Cœur brûlant bat sous la mantille !

Et, discret,

Il se tait.

Veillons donc en ces lieux

Toutes deux

Sur ces jours précieux

Toutes deux,

Oui ! oui ! toutes deux

Partons ! partons, car je crois les entendre ;

Mon cœur me dit ici

Que c'est lui !

Sans nous montrer, sans nous laisser surprendre,

De loin veillons toujours

Sur ses jours !

SCENE II.

ARTHUR, PACHÉCO.

ARTHUR.

Ah çà ! seigneur alcade, la justice est bien lente dans votre pays !

PACHÉCO.

Ne vous en plaignez pas, puisqu'elle peut donner à vos amis le temps de vous sauver.

ARTHUR.

Moi !

PACHÉCO.

Oui, vous !... C'est dans le petit salon à côté que va s'assembler le conseil des ministres ; j'ai ordre de vous amener devant eux. Mais, si auparavant vous voulez seulement me prêter un peu d'attention?...

ARTHUR.

A vos ordres !... (*Levant les yeux et regardant autour de lui.*) O ciel !... où suis-je ?...

PACHÉCO.

Dans un oratoire... celui de mademoiselle.

ARTHUR, *frappé de surprise.*

C'est inconcevable !...

PACHÉCO.

C'est tout simple... Je vous disais donc que son oncle, le premier ministre, a de la morgue comme un Castillan.

ARTHUR, *regardant toujours.*

Un oratoire !...

PACHÉCO.

Il y en a dans toutes les grandes maisons de Madrid.

ARTHUR.

Madrid !... Madrid !... Vous croyez que nous sommes à Madrid ?

PACHÉCO.

A moins que nous ne soyons dans les espaces imaginaires... car voilà un jeune homme qui me semble tout-à-fait lunatique. Je vous disais donc... et je vous prie de me regarder... qu'il y a de votre liberté.

ARTHUR, *regardant toujours.*

Ces meubles... cette table... c'est la sienne ?

PACHÉCO.

Certainement... mais il ne s'agit pas ici de l'inventaire du mobilier... Il s'agit, jeune homme... il s'agit de vos jours.

ARTHUR, *de même.*

C'est là que j'ai trouvé cette lettre... je me rappelle encore...

PACHÉCO.

Rappelez-vous que vous courez les plus grands dangers... et moi aussi.

ARTHUR, *de même.*

Impossible d'en revenir ?...

PACHÉCO.

C'est ce que je crains, si vous ne m'écoutez pas... Savez-vous où nous sommes ?

ARTHUR.

Au milieu de mes souvenirs et de mes illu-

sions... de mon bonheur en France. . à Paris...
rue de Provence.

PACHÉCO.

Il a perdu la raison !

ARTHUR.

Je le crois... mais tant mieux !... Voilà les lieux où pour la dernière fois je l'ai vue... où elle m'a dit : A bientôt !... à ce soir !... Oui, ce souper auquel je m'étais invité, c'est ici... c'est ici... Et si vous saviez, qu'elle était belle !... qu'elle était séduisante !... que de grâces... que d'amour ! Et tous ces biens qui m'appartenaient, je les ai méconnus... dédaignés... perdus à jamais !...

PACHÉCO.

Et si vous pouviez retrouver mieux encore ?

ARTHUR.

Et comment ?

PACHÉCO, *criant*.

En m'écoutant !

ARTHUR.

Parle donc !... je t'écoute... je ne dis mot... parleras-tu ?

PACHÉCO.

Le ministre est furieux contre vous... et pour l'apaiser...

ARTHUR.

A quoi bon ?

PACHÉCO.

Il faut attaquer, non son cœur, mais sa vanité, son orgueil... car il en a.

ARTHUR.

Peu m'importe !

PACHÉCO.

Il m'importe à moi... et si vous voulez lui écrire...

ARTHUR.

Moi !...

PACHÉCO.

Vous me refusez ?

ARTHUR.

Du tout... c'est déjà fait... Pendant que j'étais là, dans la chambre du conseil... plume, papier, encre, j'avais tout sous la main... j'ai écrit à ce fier hidalgo une lettre où il n'y a qu'une réponse.

PACHÉCO.

Et laquelle ?

ARTHUR.

Je me plains, moi, officier français, de l'arrêt arbitraire qui me retient prisonnier... Je lui en demande raison dès que je serai libre... et dans des termes tels, qu'en noble Castillan, il doit sur-le-champ me rendre la liberté... pour se mesurer avec moi !

PACHÉCO.

Un ministre !...

ARTHUR.

Tout ministre qu'il est, ma lettre est assez injurieuse pour qu'il oublie son rang, et se rappelle qu'il est homme.

PACHÉCO.

Malheureux ! vous vous perdez ! et moi aussi... C'est le duc !

SCENE III.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC.

J'ai reçu votre lettre, monsieur !

PACHÉCO, *à part*.

Sa voix tremble de colère.

ARTHUR.

J'aurai sans doute votre réponse ?...

LE DUC.

Vous la trouverez dans la chambre à côté. Pachéco, conduisez monsieur... Je vous suis à l'instant.

ARTHUR.

Je vais vous y attendre.

Il sort.

PACHÉCO.

Que va-t-il donc trouver ?..

LE DUC.

Son arrêt !

PACHÉCO, *à part*.

Et le mien !... (*Voyant Judith qui entre.*) Plus d'espoir !... tout est perdu !

JUDITH.

Peut-être... laissez-nous !...

PACHÉCO.

Saint Dominique !... que va-t-elle faire ?

Il sort.

SCENE IV.

LE DUC, JUDITH.

JUDITH.

Oserai-je vous demander, mon oncle, d'où vient l'agitation où je vous vois ?

LE DUC.

Un Français, dont l'audace... dont l'insolence...

JUDITH.

Dont l'étourderie peut-être...

LE DUC.

Mérite un châtiment exemplaire !

JUDITH.

Un de nos alliés...

LE DUC.

Son général nous a laissés maîtres de son sort, et promet de ratifier la sentence, quelle qu'elle soit.

JUDITH.

Elle sera indulgente...

LE DUC.

Point d'indulgence !... point de pitié... quand il s'agit d'injures contre le roi.

JUDITH.

Et contre vous !... ce qui vous rend juge et partie.

LE DUC.

Aussi, ma nièce, soit qu'on l'enferme pour toujours dans une forteresse de l'état, soit que la punition soit plus juste et plus sévère encore... je ne me prononcerai pas, et laisserai faire... voilà, senora, tout ce que je peux pour lui.

JUDITH.

Non, mon oncle... vous ferez plus.. vous parlerez en sa faveur.

LE DUC.

Moi !..

JUDITH.

Et si par hasard il était condamné... vous, premier ministre, vous refuseriez de signer l'arrêt, ou vous demanderiez sa grâce au roi.

LE DUC.

Et pour quelles raisons, s'il vous plait ?

JUDITH.

Je vais vous le dire : M. Arthur de Villefranche est d'une des premières familles de France.

LE DUC.

Que vous importe ?..

JUDITH.

Sa naissance égale la nôtre... et quoique maintenant il soit sans fortune... quoiqu'il ait perdu tous ses biens, il n'y a pas de maisons qui ne s'honorent de son alliance.

LE DUC.

Où voulez-vous en venir ?

JUDITH.

A ceci, mon oncle : que mon mariage avec M. de Valdésillas est rompu ; que vous et le roi tenez toujours à me marier ; que vous me pressiez ce matin encore de faire un choix : eh bien ! je l'ai fait : j'ai choisi M. Arthur de Villefranche !

LE DUC.

Est-il possible ! mais vous n'êtes pas dans votre bon sens !

JUDITH, froidement.

Si, mon oncle !

LE DUC.

Vous n'y pensez pas, senora, vous n'y pensez pas !

JUDITH.

Depuis long-temps, au contraire !

LE DUC.

Et je vous déclare, moi, que ce mot seul suffirait pour me le faire condamner ! je vous déclare que jamais un tel homme n'entrera dans une famille comme la nôtre !

JUDITH.

Jamais !

LE DUC.

Vous savez si je reviens sur mes sermens ; et je jure ici...

JUDITH.

N'achevez pas ! car enfin, mon oncle, si je l'ai mais !

LE DUC, avec colère.

Sans ma permission !

JUDITH.

Je n'ai pas pu vous le demander avant : je vous la demande après.

LE DUC, sèchement.

Je la refuse ! moi, votre oncle, et le chef de la famille de Lemos !

JUDITH, avec émotion.

Et si je ne pouvais vivre sans lui ?

LE DUC, sèchement.

Mon autorité d'abord !

JUDITH.

Même avant votre nièce !

LE DUC.

Avant tout ! car je suis Castillan, et je n'ai jamais fléchi !

JUDITH, avec indignation.

Eh bien ! c'est ce que nous verrons ! Vous rappelez-vous hier l'émotion d'Arthur, et la surprise de M. de Valdésillas, lorsque tous les deux croyaient reconnaître en moi... ?

LE DUC, avec dédain et haussant les épaules.

Quelle extravagance ! Une danseuse de l'Opéra !

JUDITH.

Eh bien ! ils ne se trompaient pas !

LE DUC, hors de lui.

Vous !

JUDITH.

La vérité ! moi, votre nièce, Séraphine de Lemos, ex-pensionnaire de l'Académie royale de Musique : je ne cache pas mes titres.

LE DUC.

Est-il possible ! mais non, non, vous voulez m'abuser, cela n'est pas ; l'héritière d'un grand nom n'aurait pas pu déroger à ce point !

JUDITH.

Ah ! vous ne voulez pas croire que j'aie été danseuse ? eh bien ! mon oncle, vous allez en juger.

Elle s'approche de la table, où sont des castagnettes.

LE DUC.

Comment, qu'allez-vous faire ?

JUDITH.

Vous montrer mes talens.

LE DUC.

Y pensez-vous ? ici, quand le conseil est réuni dans la salle à côté !

JUDITH.

Raison de plus

DUO.

LE DUC.

Non, non, je n'y puis croire, et mes yeux infidèles M'ont abusé : vous vous trompez.

JUDITH.

Je vais donc vous montrer par des preuves nouvelles Que mes titres ici ne sont point usurpés !

Prenant les castagnettes qui sont sur la table et s'accompagnant.

Voyez par vous même

Si ces poses-là

Offrent l'art suprême

Du grand Opéra.

Sous la mantille

Je suis gentille,

Et la famille,

Grâce à moi, brille

Dans la cachucha !

LE DUC.

O surprise ! ô fureur extrême,

Qui couvre mon front de rougeur !

C'en est fait, je vois, par moi même,

Sa honte et notre déshonneur!

JUDITH.

Voyez par vous-même
Si ces poses-là
Offrent l'art suprême
Du grand Opéra.

LE DUC.

Assez! assez! ah! ce n'est que trop bien!
Pour une noble Castillane...

JUDITH.

Ah! vous ne voyez encor rien,
Et cette danse profane
Aura ce soir plus de crédit
Au grand théâtre de Madrid.

LE DUC, *hors de lui*.

Ma nièce, ô ciel! ma nièce!... une telle pensée...

JUDITH.

Rien ne peut désarmer votre ame courroucée,
M'avez-vous dit, et, loin de vous laisser léchir,
Vous aimez mieux me voir mourir
Et de douleur et de tristesse.

Moi! votre sang!... moi! votre nièce!

Vous l'avez dit!... et moi, monseigneur, j'aime mieux
Et l'amour, et la danse, et tous mes jours heureux!
Je les retrouverai ce soir à l'Opéra

LE DUC.

Grand Dieu

JUDITH.

D'un beau début je suis sûre d'avance.

LE DUC, *avec colère*.

Ma nièce!...

JUDITH.

La cour y sera,

Et vous aussi.

LE DUC, *de même*.

Ma nièce!

JUDITH.

Au premier rang, je pense.

LE DUC.

Eh! quoi! mon désespoir sur toi ne pourra rien?...

JUDITH.

Vous avez bien été sans pitié pour le mien

ENSEMBLE.

JUDITH, *reprenant l'air précédent*.

Voyez par vous même
Si ces poses-là
Offrent l'art suprême
Du grand Opéra.

LE DUC.

O surprise! ô fureur extrême,
Qui couvre mon front de rougeur!
C'en est fait, je vois par moi-même
Sa honte et notre déshonneur!

JUDITH.

Eh! bien vous le voulez! je serai généreuse
Je renonce pour vous, mon oncle, à mes débuts,
A des succès certains dont j'étais glorieuse.

LE DUC, *avec joie*.

Est-il possible?

JUDITH.

Je fais plus:

Sur le passé je garde le silence
Votre honneur est sauvé!...

LE DUC.

Quelle reconnaissance?

JUDITH.

J'en demande une preuve.

LE DUC,

Et laquelle?

JUDITH.

A l'instant.

Arthur aura sa grâce!...

LE DUC.

Oh ciel! sa grâce?

Jamais!... jamais!...

JUDITH, *froidement*.

J'y compte cependant!

LE DUC.

Non, non, je dois punir une pareille audace.

JUDITH.

Vous lui pardonnerez!...

LE DUC.

Ma nièce, y pensez-vous!

JUDITH, *de même*.

Et ce n'est rien encor!... il sera mon époux!

LE DUC, *hors de lui*.

Votre époux!...

JUDITH.

Mon époux,

Nommé... choisi par vous.

LE DUC.

Jamais, jamais!

JUDITH, *reprenant les castagnettes. Mouvement de bolero très animé.*

Alors...

Tra, la, la, la, la, la,

D'après votre réponse,

Tra, la, la, la, la, la,

A la cour je renonce,

Tra, la, la, la, la, la,

Et je reviens à l'Opéra,

Tra, la, la, la, la, la,

Tra, la, la, la, la, la,

Ah!

LE DUC.

Mon Dieu, que faire?

Ah! de colère

Et de dépit

Mon cœur frémit!

O mes aïeux,

Fermez les yeux!

A Judith.

Tais-toi, de grâce!

Tais-toi! tais-toi!

Ce bruit me glace,

Hélas! d'estroï!

Tais-toi! tais-toi!

SCENE V.

LES MEMES, PALMYRE.

PALMYRE.

Eh! mais d'où vient un bruit semblable?

LE DUC, *l'apercevant*.

La senora Pachéco! (*Bas à Judith.*) Finissez
Devant une personne à ce point respectable
Cessez, au nom du ciel! cessez!

JUDITH.

Tra, la, la, la, la, la, la,

LE DUC, *vivement, à Palmyre,*

Un pas de boléro que ma nièce étudie
Pour le bal de la cour.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PACHÉCO, *sortant de la porte à droite, un papier à la main.*

PALMYRE, *l'apercevant.*

Ah ! grand Dieu !

JUDITH, *de même.*

Je frissonne...

LE DUC.

Pachéco !

PACHÉCO.

Ces messieurs ont signé.

LE DUC, *prenant le papier.*

Donne ! donne !

Oui ! c'est son arrêt !

PALMYRE et JUDITH.

Sou arrêt !...

JUDITH, *jouant des castagnettes et chantant.*

Tra, la, la.

LE DUC, *indécis, regardant tour à tour Judith et le papier qu'il tient.*

O mes aïeux, que faire ?

JUDITH, *jouant plus fort.*

Tra, la, la, la.

PACHÉCO, *regardant Judith.*

Je ne sais où j'en suis !... étonnement nouveau !
Dans un pareil moment danser un boléro !

JUDITH.

Tra, la, la, la, la, la, la.

Je crois qu'on le dansera

Tra, la, la, la, la,

Ce soir à l'Opéra !...

Tra, la, la, la.

LE DUC.

O mortelles alarmes !

Tout effrayé.

Je cède... et je me rends !

JUDITH, *jetant les castagnettes.*

Et moi, je rends les armes !

Et vous répondez de ma fidélité !

SCÈNE VII.

LES MÊMES; ARTHUR, *sortant de la porte à droite.*

TOUS.

C'est Arthur !

ARTHUR.

C'en est fait !... je m'y devais attendre...

Et puisqu'on me condamne...

Il lève les yeux et aperçoit en face de lui, assise sur le canapé, Judith habillée comme au second acte; les autres personnages, qu'il n'aperçoit pas, sont derrière lui au fond du théâtre.

O ciel ! que vois-je ici !...

JUDITH, *lui tendant la main,*

Vous venez bien tard, mon ami !

ARTHUR, *poussant un cri et tombant à ses genoux.*

Judith !... Judith !... en croirai-je ma vue ?...

JUDITH.

Oui, Judith, qui vous est rendue,

Et vous offre à la fois votre grâce...

ARTHUR.

Ah ! grands dieux

JUDITH.

Et sa main !...

Montrant le duc qui redescend le théâtre avec Palmyre et Pachéco.

Car mon oncle a comblé tous mes vœux !...

LE DUC, *s'avançant avec noblesse.*

Oui ! monsieur...

Déchantant le papier.

Cet arrêt n'existe plus.

ARTHUR.

Qu'entends-je !...

LE DUC.

Voilà, monsieur, comment un Castillan se venge !

Par moi soyez heureux, (à demi-voix) et surtout taisez-

(vous !

Arthur, étonné, regarde Judith puis Palmyre, et fait un geste.

JUDITH et PALMYRE, à demi-voix.

Taisez-vous !...

PACHÉCO.

Taisons-nous.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Dieu, qui daigne m'entendre,

Après tant de douleur

Vient enfin de me rendre

La joie et le bonheur !

JUDITH.

Dieu, qui daigne m'entendre,

Après tant de douleur

À mon cœur vient de rendre

La joie et le bonheur !

LE DUC.

Je n'ai pu m'en défendre,

Et, tremblant de frayeur,

Il a fallu me rendre

Pour moi, pour mon bonheur !

PACHÉCO.

Ils semblent tous s'entendre

Ah ! c'est un grand bonheur,

Et, sans y rien comprendre,

J'applaudis, monseigneur !

PALMYRE.

Ah ! je crois les comprendre,

Et, pour un tendre cœur,

Souvent ne rien apprendre

C'est encor du bonheur !

FIN.